

Galaxies

SCIENCE-FICTION

Nouvelle série N°82

*Supplément
numérique*

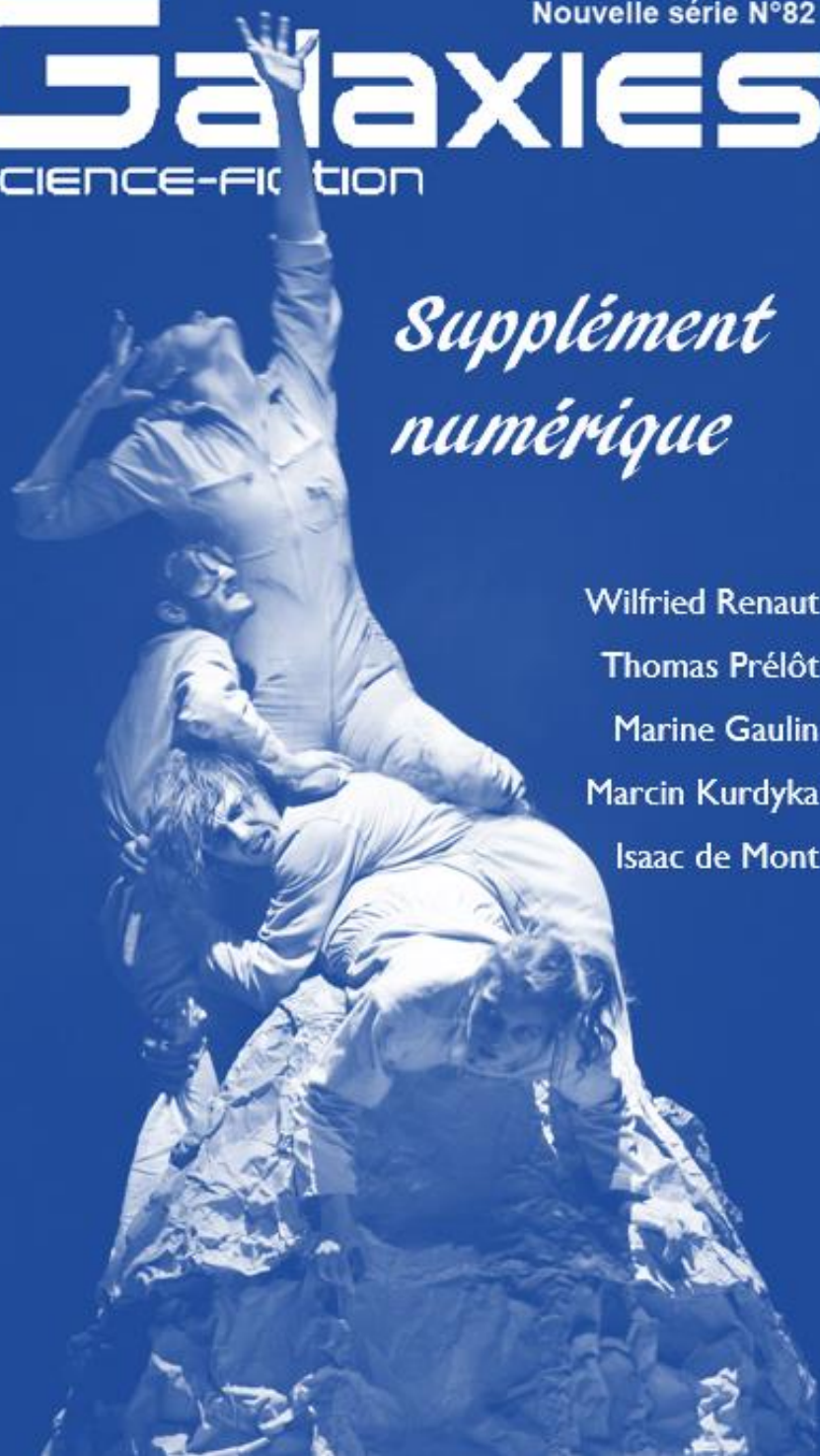
Wilfried Renaut

Thomas Prélôt

Marine Gaulin

Marcin Kurdyka

Isaac de Mont



Supplément numérique

GALAXIES 82

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 82, le supplément se compose de deux nouvelles distinguées par un accessit au Prix le Bussy 2022, et de trois des nouvelles qui avaient participé à l'appel à textes « Uchronies » du n° 75.

II Dans une dizaine de milliards d'années
Wilfried Renaut

XVI Incongruence
Thomas Prélôt

Projet [uchronie IV]

XXXII La République immortelle
Marine Gaulin

XLIII L'empire du moine noir
Marcin Kurdyka

LV Beluga
Isaac de Mont

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés. **Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu**

II

Dans une dizaine de milliards d'années

Wilfried Renaut

Qu'a-t-il bien pu se passer? Du jour au lendemain, les océans ont disparu, baleines, calmars géants et autres monstres marins pourrissent sur le fond à découvert des abysses. Le temps et l'espace semblent se dérégler et une expédition scientifique se monte pour essayer d'explorer le point focal de ce qui pourrait bien être une singularité. C'est la trame du récit dans lequel nous emmène Wilfried Renaut avec ce texte fort qui a retenu l'attention des jurés du prix le Bussy 2022.

le président du jury 2022

LES APPLAUDISSEMENTS S'ETOUFFENT. Nos chaises sur l'estrade râpent le parquet avec des plaintes rauques. J'entends ma respiration dans les enceintes.

— Je suis le docteur Eleanor Finnerty, cosmologiste, lancé-je la conférence, chef de l'expédition.

— Docteur Gry Jónsdóttir, cosmologiste, me relaye ma voisine.

La voix calme de Gry me rassure. Elle a l'habitude de s'exprimer face à la foule. Issues du même institut, ce n'est pas la première fois que nous collaborons.

Les présentations de mes collègues se succèdent. Raman, Coben, Grandlieu, Sobi, Anders... Au premier rang, les journalistes tendent leurs dictaphones. Ils forment l'intermédiaire privilégié entre nous et le public. Une erreur dans la restitution d'un calcul ou l'interprétation d'un résultat et le monde s'embrase.

— Neil Finnerty, physicien des particules.

Il a bonne mine aujourd'hui. Cette impression vaut tous les soutiens du monde.

— Voici les treize chercheurs sélectionnés pour l'expédition *Abyss*, reprends-je. Des biologistes, des ingénieurs, des archéologues, des... Oui ?

Une journaliste a déjà levé la main.

— N'était-il pas question d'une présence armée ?

— Deux militaires nous escorteront.

— Que craignez-vous ? De l'hostilité sur place ?

III

Seulement quelques secondes avant d'entrer dans le vif du sujet. Je me repositionne sur ma chaise.

— Pour commencer, j'aimerais faire taire les rumeurs quant à l'éventualité d'une entité extraterrestre. Elles relèvent du fantasme. Si deux officiers nous accompagnent, c'est uniquement par prévention.

— Donc l'hypothèse d'une présence hostile n'est pas écartée, renchérit la journaliste. Qu'elle soit extraterrestre ou terrienne.

— Devant vous se tiennent les plus éminents scientifiques du globe. Aucun d'eux n'a décelé la moindre preuve capable de ratifier quoi que ce soit à ce sujet.

— Mais rien non plus pour l'ignorer, insiste-t-elle. Sinon, comment expliquer ce phénomène ?

Malgré son arrogance, elle a la décence de m'offrir une voie de sortie en passant de l'affirmative à l'interrogative.

— C'est ce que l'expédition *Abyss* prétend découvrir.

Un autre journaliste prend le relais sans réclamer la parole.

— Vous avez déclaré, je cite : « Cet évènement ne peut être la résultante de la seule intervention humaine. Si le réchauffement climatique, dû à l'activité industrielle, a concouru à l'évaporation des océans, il n'est pas raisonnable de l'estimer responsable de leur soudain assèchement. » Quoi alors ?

Pourquoi toujours invoquer un complot international ou sous-entendre l'ingérence d'hommes verts en période de crise ?

— C'est ce que l'expédition *Abyss* prétend découvrir.

En filigrane : *arrêtez de me gonfler avec vos allusions conspirationnistes.* Sont-ils assez malins pour le saisir ?

Une femme se manifeste dans l'assemblée. Bon genre, au style vestimentaire dépassé.

— Qu'espérez-vous découvrir ?

— Des aspirations différentes composent notre équipe. Par exemple, le docteur Raman rêve de fouler le plancher du Pacifique pour jouer avec les cailloux qui le tapissent.

Un gloussement général parcourt l'assemblée. En conférence scientifique, la moins drôle des plaisanteries fonctionne toujours. Mon interrogatrice n'esquisse pas l'ombre d'un sourire.

— Je reformule, reprend celle-ci. Vous, docteur Finnerty, qu'espérez-vous découvrir ?

Soudain, l'évidence me frappe. Sa coiffure impeccable, ses vêtements d'un autre temps, ses yeux ronds et ce léger voile qui s'obstine à les aveugler. J'aurais dû m'en douter à l'instant où mon regard s'est posé sur elle. Ce genre d'individu squatte la plupart de mes conférences.

IV

—Vous qui prophétisez la destruction de Dieu, précise-t-elle, confirmant ainsi mes soupçons.

Des rires de mépris brisent le silence. Je n'encourage pas la moquerie. À vrai dire, elle a plutôt raison. En tant que cosmologiste, je cherche à percer l'origine de l'Univers et sa fin. Je pense les plans qui l'ont fondé en pressant les notions de création, de réalité divine et physique, pour n'en révéler que l'essence fondamentale. Fondamentale, dans le sens scientifique du terme, c'est-à-dire, les propriétés absolument nécessaires à l'émergence de l'Univers tel que nous le connaissons.

Toutefois, la pensée cosmologiste s'aventure au-delà des zones envisageables par la science. Là débute l'errance métaphysique. Plutôt que de presser les notions de création et de physique, nous jonglons avec et ajoutons nos propres balles auxquelles certains aimeraient mettre le feu.

— J'imagine que vous faites allusion à mes études sur l'origine.

— J'ai lu votre théorie selon laquelle les lois de la physique préexisteraient à l'Univers, sans quoi il n'aurait pas pu émerger. Je ne comprends pas en quoi elle réfute la réalité de Dieu. Lui-même a créé les lois auxquelles sa Création obéit.

Une croyante initiée à la cosmologie. Cependant, en résumant ma théorie, elle emprunte des raccourcis, qui trahissent ma pensée, mais que je prends soin d'éviter. Je ne réfute pas la présence d'une force inconnue, je mets seulement celle de Dieu en doute. Je pourrais lui rétorquer que si Dieu incarne le génial concepteur des lois fondamentales, qui l'a créé lui-même ? Le classique débat sans fin de l'origine de l'origine de l'origine...

— J'adorerais approfondir, madame, mais, pour cette expédition, je mets de côté mes travaux personnels et revêts la blouse de la cosmologiste généraliste. Ce qui me permet d'opérer une transition vers ce qui motive cette conférence.

La femme se rassoit sans insister. Croyante, intelligente et polie, elle mériterait qu'on échange. Je me repositionne sur ma chaise.

— Je sais que beaucoup d'entre vous ne comprennent pas ma présence ni celle des docteurs Neil Finnerty et Jónsdóttir. Pour tout vous avouer, nous avons relevé des perturbations d'ordre gravitationnel au fond du Pacifique.

D'innombrables mains se dressent.

— Pour l'heure, nos captations sont partielles, continué-je. C'est pourquoi, avec l'aide de Neil Finnerty, j'ai proposé l'expédition *Abyss*, afin d'opérer au plus proche du point d'émission.

V

J'accepte de répondre à quelques journalistes. Oui, nous partons dès demain. Non, il ne s'agit toujours pas d'une activité volcanique, encore moins d'une bombe.

— Question pour le docteur Neil Finnerty : alors que vous êtes à l'initiative de l'expédition, pourquoi n'apparaissez-vous pas dans la liste des membres ?

— Ceci est personnel, rebondis-je aussitôt.

Neil et moi échangeons un long regard. Sans me lâcher des yeux, il s'approche du microphone devant lui :

— Il y a quelques mois, on m'a diagnostiqué un cancer.

Sur un bruit de chaise relayé par les enceintes, je quitte l'estrade. Les appels de Gry et de Neil ne m'arrêtent pas. Je m'enfuis du centre des congrès puis grimpe jusqu'à notre chambre, au quatre-cent-vingtième étage. Saletés de journalistes et leur tendance à ramener la science aux superstitions et aux indiscretions qui vendent bien.

Lorsque Neil me rejoint, je lui crache au visage ma colère.

— C'est leur job de fureter, commente-t-il en m'enlaçant. Comme nous. Tu ne peux pas leur en vouloir de grappiller les miettes alors qu'on leur cache le véritable problème.

À l'unanimité, l'ensemble des concernés par l'expédition ont voté le maintien du secret. Un élan de panique à l'échelle mondiale ne servirait à rien. Néanmoins, personne n'a menti au cours de la conférence. Les quelques données en notre possession sont véritablement fragmentaires.

— Ta haine des journalistes n'est qu'un prétexte pour justifier ton stress, ajoute-t-il.

Du Neil tout craché. Franc et tendre à la fois. Le combo parfait pour me confondre. Je l'aime et je le déteste pour sa mécanique bien huilée.

— Il n'avait pas à s'immiscer dans notre vie privée.

— Sur une estrade, on est d'abord collègues, Eleanor. On était d'accord là-dessus.

J'éclate en sanglots. D'ordinaire, je suis une experte en intériorisation. Avec lui, les valves s'ouvrent sans consulter mon cerveau au préalable.

— Tes résultats ne sont pas bons, pleuré-je en désignant le compte-rendu reçu ce matin, posé sur la table.

— Je sais.

— Je vais retirer ma participation à l'expédition.

Neil me retient alors que je me dirige vers le téléphone.

— Je ne te reconnais pas, Eleanor.

Moi non plus. La science guide mon existence depuis trente ans. Encore étudiante, j'étais certaine de lui vouer l'intégralité de mes

VI

pensées jusqu'à ma mort. Du moins jusqu'à l'irruption de Neil dans la balance. Il n'a pas vraiment bouleversé mon plan de vie : nous sommes deux travailleurs acharnés, ravis de nous retrouver au terme d'une journée d'expériences.

Son cancer du pancréas a foutu notre équilibre en l'air.

— Mes résultats ne sont pas terribles, OK, mais je ne vais pas mourir demain. S'il s'agit d'une singularité comme celles qu'on a observées dans les galaxies d'Andromède et du Grand Chien, tu fais partie des plus à même de la déceler. Tu le dois à l'humanité. Tu me le dois à moi, confiné ici.

— J'ai si peur, Neil.

Pour sa santé et ce qui m'attend au fond du Pacifique.

Quelques mois en arrière, nous avons mesuré des turbulences en provenance de galaxies voisines. En calculant la position de leurs épicycles, nos télescopes ont pointé... un grand rien. D'anciens clichés de ces mêmes zones de ciel présentent pourtant une importante quantité d'étoiles, désormais disparus derrière un rideau noir. Un cosmologiste peine à concevoir le néant, cherche constamment ce qui le constitue pour lui ôter cette qualité contre-intuitive. L'esprit humain s'effraie du vide.

Trois jours plus tôt, nous avons relevé les mêmes signaux sur Terre. Depuis, les eaux du Pacifique, où nous avons situé l'épicycle, se sont volatilisées.

— Moi aussi, j'ai peur, me confie Neil.

*

Je suis partie sans le réveiller. Je préfère me souvenir de notre nuit d'amour plutôt que d'un matin larmoyant. Je n'ai pas essayé d'être plus discrète que d'habitude. Son traitement contre le cancer le shoote.

Plusieurs passerelles aériennes plus loin, je rejoins la tour de départ. Première sur place, Gry me tend un café.

— Je ne savais pas si tu viendrais, me livre-t-elle entre deux gorgées.

— Moi non plus, soupire-je. Mais tu le connais.

— Il te connaît surtout, toi.

La douce présence de Gry estompe quelque peu l'absence de Neil. Au moins, une connaissance m'accompagnera dans l'inconnu. Soudain, je me rappelle qu'elle a des enfants. Ces derniers jours ont relégué nos vies personnelles au second plan.

— Comment vont Snorre et...

VII

— Et Hege, complète-t-elle en esquissant un sourire mélancolique. Ils vont bien, merci. Snorre rêve d'être astronaute et Hege, chanteuse. J'espère qu'ils le pourront.

La même appréhension et la même curiosité nous habitent. Vraiment, je suis heureuse de la compter parmi les membres de l'expédition.

Un à un, nos compagnons nous rejoignent. Le groupe au complet, on nous équipe des dernières trouvailles technologiques : une sorte d'armure ultra-sécurisée, pas plus épaisse qu'un sweat ; un casque surmonté d'une torche ; un sac de rando, une moitié bourrée de vivres lyophilisés pour une semaine et de matériel d'escalade, l'autre moitié remplie des outils nécessaires à la discipline du porteur.

Une fois harnachés, nous quittons la tour en direction de la frontière. Je demeure silencieuse en tête, Gry dans mon sillage. Au terme d'une volée de ponts, nous parvenons à l'orée de la forêt urbaine. Je n'ai pas quitté les entrailles de la ville depuis des décennies. La dernière fois, c'était avec Neil, pour notre premier rendez-vous romantique. On avait dîné auprès d'une baie vitrée, dans un restaurant du six cents et quelques étages. L'océan s'étendait à perte de vue jusqu'à rencontrer le ciel. Je me souviens m'être agrippée à la table, prise de vertige. Si nous sommes habitués à vivre en hauteur, une perspective horizontale se révèle rare. Neil avait posé la main sur la mienne.

Aujourd'hui, fosses, canyons et monticules étranges remplacent la platitude infinie du Pacifique.

Un ascenseur nous dépose au sol. Je n'ai jamais marché au rez-de-chaussée du monde humain. Étrange sensation de se sentir fourmi au milieu de nos gigantesques tours de Babylone. À cheval entre le chaos civilisé et celui jusqu'alors dissimulé sous l'océan, je me demande si la seconde loi de la thermodynamique est immuable. Du point de vue où je me situe, je crois que oui : la marche de l'humanité, de l'Univers, tend vers le désordre.

Notre équipe monte à bord d'un vaisseau aéroporté. L'engin fuse dans l'air dépourvu d'iode. Nous contemplons la vallée de l'étrange sous nos pieds. Des hoodoos aux formes irrégulières titillent le ciel. Des alignements évoquent des chemins de procession. Des amas de rochers s'amoncellent et bordent des failles d'où émanent des fumerolles. Une part de moi a la sensation de survoler le parvis des enfers. D'ordinaire, mon regard s'évade en ligne droite au-delà du ciel, pas dans les entrailles terrestres.

Le vaisseau rejoint les coordonnées d'atterrissage, au fond d'un vallon. Nous sommes à sept kilomètres sous le niveau de la mer – si

VIII

on peut encore user de cette unité de mesure. Les données confirment que l'épicentre se situe plus en profondeur.

— Venez voir ! s'écrit Nemur, à peine débarqué de l'engin.

Munis de leurs piolets, les deux biologistes, Anders et Nemur, appuient sur un rocher. Au lieu de riper contre la pierre, les pointes s'enfoncent sans percer la surface, comme un doigt sur un ballon.

— C'est un cadavre, s'exclame Anders.

En arpentant le canyon, nous découvrons sept créatures gigantesques, au camouflage confondant. Les biologistes inspectent les corps et déterrent d'innombrables tentacules, de quelques centimètres de diamètre. D'autres détaillent la composition de la poussière du sol dans leur paume.

— Elle n'est pas seulement minérale, déclare Raman, le géologue. Un champ d'algues tapissait ce vallon. Une oasis à des kilomètres du moindre rayon de soleil.

Je reconnais l'excitation dans leurs voix, mais je ne suis pas au fond des fonds marins pour débusquer des dinosaures. Gry repère une ravine auprès de laquelle nos instruments s'affolent. La faille soupire des volutes de fumée qui m'empêchent d'en estimer la profondeur. Gry jette un caillou dans la bouche béante. Plusieurs dizaines de secondes s'écoulent avant le dernier ricochet. Une longue descente nous attend.

Au cours des préparatifs de l'expédition, nous avons convenu de nous séparer selon les découvertes sur place. Ainsi, nous perdons quatre membres dès l'atterrissage du vaisseau : trois biologistes – Anders, Nemur et Van Laur – et Raman, le géologue. Nous sommes dix à nous équiper pour la descente en rappel. Un des deux militaires, Hernandez, souhaite ouvrir la marche, tandis que le second assurera la bonne résistance de la corde en amont.

Hernandez dégringole donc parmi les fumerolles. Cinq minutes plus tard, deux ondulations franches agitent la corde : à mon tour de plonger dans l'abîme. C'est tout de même un comble pour une cosmologiste de se la jouer spéléologue. Le soldat me réceptionne au pied de la falaise. Un pas de côté et je plonge dans l'obscurité. J'allume la torche sur mon casque.

Le faisceau s'enfuit dans le noir. La réfraction des particules en lévitation le colore de paillettes bleues. Néanmoins, les nuages de gaz semblent moins denses ici. Je me situe au milieu d'une vaste cavité souterraine, sous le seul puits de lumière qu'elle admet. Hernandez s'apparente à un ange au cœur des ténèbres.

Une heure s'écoule avant l'apparition du dernier alpiniste en herbe, le second militaire, Collins.

IX

— Les perturbations semblent plus intenses dans cette direction, signalé-je en pointant mon outil de mesure vers le néant.

L'équipe s'active à ma suite. Ensemble, nous formons une bulle de lumière dans la bruine souterraine. La pente descendante allège la difficulté de marcher avec un paquetage aussi lourd. D'ordinaire, l'activité de milliards de citoyens étouffe la mélodie du petit nombre. Ici, les mousquetons à nos sacs cliquent derrière, devant, sur les côtés. Le son d'un pas en vaut cinq. De dix individus, nous sommes désormais un escadron, muet et tellement bruyant à la fois. L'être humain n'est pas censé arpenter le plancher des océans.

Au terme d'une bonne heure de marche, ma torche éclaire un mur. Les indicateurs insistent dans cette direction. Derrière nous, loin au-dessus de mon horizon, le puits de lumière ne représente plus qu'un rai blanc dans l'immensité noire.

Nous longeons le mur en quête d'une brèche. Je prends soin de garder Gry auprès de moi. L'endroit ne m'inspire pas confiance. Le rempart sous mes doigts semble infranchissable. Le mur de Planck, suggère mon esprit conditionné par mes recherches ; ce mur symbolique que la physique ne parvient pas à outrepasser, reléguant ainsi le comportement de la matière au moment du Big Bang à l'état de théorie.

Soudain, un courant d'air m'effleure. Un passage s'offre à nos regards.

Seuls des *oh* et des *mais* sortent de nos bouches d'ordinaire si promptes à l'explication. J'espérais au pire une anfractuosité dans la roche, au mieux un étroit goulot naturel.

Devant nous s'ouvre un tunnel rectangulaire, encadré d'une porte ornementée. Des figures  mouss es décorent celle-ci de formes géométriques. Des b tons gravés entourent l'ouverture, comme une écriture. Je n'y connais rien en langues anciennes, mais j'y vois un mélange de graphies runiques.

Malgré le caractère inviolable des lieux, l'humain, en tout cas une créature intelligente, a profan  cet endroit, à près de neuf kilomètres sous le niveau de la mer. D'ordinaire cartésienne, une peur superstitieuse me ronge l'estomac. J'aimerais tant que Neil me rassure en m'expliquant pareille anomalie.

Passé l'ébahissement, les archéologues se mettent à l'œuvre. Si je m'acharne à saisir l'origine de l'Univers, eux fouillent notre origine au point zéro de la civilisation.

— Cette roche semble appartenir à une strate extrêmement âgée, estime l'archéologue Grandlieu, galvanisé. Plus ancienne que les prédictions de naissance de l'australopith que.

Quatre membres de l'expédition décident à nouveau de s'attarder là, fascinés par la porte et son implication sur l'histoire de l'humanité. Les six restants – Gry, les militaires Hernandez et Collins, les physiciens Sobi, Coben, et moi-même – empruntons le tunnel aménagé des millions d'années avant notre passage.

Gry me saisit la main. L'anxiété monte d'un cran. De vieilles craintes collectives resurgissent : des catacombes maudites, hantées par ceux qui s'y sont égarés. Mais d'autres également, motivées par ce qui se terre au bout de la galerie. Les archéologues s'enthousiasment à l'idée de réviser nos origines, je redoute d'en découvrir notre terme.

Hernandez en tête, nous longeons le couloir. Une centaine de mètres plus loin, des marches irrégulières le prolongent. Nous descendons à tâtons, plus en profondeur. Je m'efforce de ne pas songer aux montagnes que soutient le plafond ; de ne pas associer les sons rauques, vers lesquels nous nous dirigeons, aux images monstrueuses qu'ils m'inspirent ; de faire confiance à la santé d'esprit des hommes et des femmes qui m'accompagnent. Neil, lui, saurait rationaliser nos peurs.

Soudain, je bute contre le dos d'Hernandez.

— C'est la dernière marche, déclare-t-il.

À deux pas de lui s'ouvre un puits noir. Je décroche un bâton lumineux de son sac et le jette dans le trou. Nous sursautons tous lorsqu'il frappe le sol deux mètres plus bas. Une part de moi aurait souhaité qu'il disparaisse sans rien toucher. Nous aurions rebroussé chemin puis rejoint les autres.

Avant que mon corps refuse d'obtempérer, je dépasse le soldat.

— Attends ! glapit Gry.

Je saute. Des cailloux roulent autour de moi. Je glisse sur quelques mètres puis atterris sur un sol dallé. Aussitôt, du mouvement attire mon attention. Je m'écroule sous le choc. Ce qui s'offre à mon regard dépasse en fantaisie les gigantesques cadavres dehors, l'idée même d'une ancienne présence intelligente, tout.

Mes coéquipiers se rassemblent à mes côtés, eux aussi frappés de mutisme.

Au centre de la grotte brille une lueur rougeoyante. Je me rends compte que je sue. J'extirpe un thermomètre de mon sac. Plus de trente degrés en sous-sol ? J'entends des frottements, un souffle qui anime quelque chose. Nos torches ne parviennent pas à percer le mystère qui entoure le rougeoiement.

L'officier Collins dégainé un pistolet puis progresse vers l'étrange manifestation. Je veux lui dire de se tenir à l'écart, mais les réflexes me manquent. Il avance. Et, soudain, disparaît, happé.

XI

Hernandez se précipite, arme levée.

— Stop ! parviens-je cette fois-ci à hurler.

Abasourdi, le militaire m'obéit.

Je décroche la lampe de mon casque puis la projette devant nous. La seconde d'après, elle quitte sa trajectoire normale, rafiée par une force qui l'entraîne autour de la singularité. Tandis qu'elle décrit des orbites au rayon de plus en plus réduit, elle éclaire des milliards de grains qui gravitent à toute allure. Au centre de cette boule de poussières lévite une sphère. La torche resserre petit à petit son orbite. Son image se décuple avant de disparaître.

Je positionne une pierre à mes pieds puis recule vers les autres.

— Qu'est-il arrivé à Collins ? m'interroge Hernandez, en proie à la panique.

— Je ne sais pas. Il faut d'abord que je comprenne ce qu'est cette chose.

Je déballe l'ensemble de mon équipement, branche les outils de mesure à la batterie portative. Gry, Coben et Sobi m'imitent. Manipuler ces objets me confère un repère dans l'anomalie ambiante.

Enfin, essoufflée, je m'installe devant les écrans, à l'affût des résultats. Le défilement des chiffres m'hypnotise. Je sens la chaleur montante, le poids des fatigues physiques et mentales, l'absence de Neil appuyer sur mes paupières.

*

Je me suis assoupie, quelle idiote !

— Je dors depuis combien de temps ? interrogé-je Gry.

D'un haussement d'épaules, elle me signifie qu'elle l'ignore. Plus loin, la pierre que j'ai placée plus tôt pour marquer ma position a disparu. L'aire d'attraction s'est élargie.

Un à un, je scrute mes écrans.

— C'est... impossible...

— Qu'as-tu trouvé ? s'inquiète Gry.

Les mesures explosent. Elles ressemblent à celles des phénomènes aperçus dans les galaxies d'Andromède et du Grand Chien.

— Altération de l'espace-temps.

Gry saisit aussitôt l'ampleur de ma conclusion.

— Qu'est-ce que votre charabia signifie ? intervient Hernandez.

— La singularité soumet son environnement à une telle « pression » que le temps et l'espace changent de propriétés par rapport à nos constantes humaines.

XII

— En d'autres termes, me coupe Gry, la voix éraillée par la panique, le temps ne s'écoule pas de la même manière ici qu'au vaisseau ou que chez nous.

— Un ratio d'une pour dix, estimé-je.

— Une minute pour dix minutes ? réagit Coben, une lueur d'espoir dans les yeux.

— Une heure ici pour dix ans dehors.

Passée la surprise, tous remballent leur paquetage. Hernandez s'est déjà éclipsé par la galerie d'arrivée. Je les regarde s'affairer sans bouger.

— Dépêche-toi, Eleanor ! m'implore Gry.

— Allez-y, je ferme la marche.

Gry, Sobi et Coben se dirigent vers l'escalier. Je cligne des yeux. Quand je les rouvre, ils ont disparu. Seuls dix mètres nous séparaient et, déjà, nos temps ont divergé. Mes résultats sous-estiment la réalité.

Leur réaction est désespérée. N'importe qui s'avère capable d'effectuer les calculs. Combien d'heures leur réclamera le retour au vaisseau ? Au moins trois, voire quatre, même au pas de course. Quatre fois dix, quarante. Quarante ans dans le meilleur des scénarii. Peut-être Gry aura-t-elle la chance de revoir ses enfants, Snorre et Hege, plus âgés qu'elle.

Le cancer de Neil lui promettait encore quelques années de vie, une ou deux décennies, au mieux, mais pas quatre.

Des larmes glissent sur ma joue. L'une coule pour lui. L'autre pour l'humanité. Si la singularité devant moi adopte le même comportement que celles des galaxies voisines, le monde est au bord de l'apocalypse.

Forte attraction, densité élevée, dégagement de chaleur. Neil et moi avons émis l'hypothèse de trous noirs dans les galaxies d'Andromède et du Grand Chien, mais ce phénomène ébranle nos suppositions.

Quoi alors ?

Et s'il s'agissait d'une troisième zone d'effondrement local ? L'Univers se contracterait en multipliant ce type de zones plutôt que dans le ventre d'un trou noir supermassif – comme le suggère la théorie du Big Crunch. Une infinité de petits Big Crunch à échelle galactique pour un effondrement total, ce qui défierait tous nos modèles de singularités. Par ailleurs, le Big Crunch suppose un rebond : d'abord, l'Univers se contracte jusqu'à devenir un point, puis rebondit sur lui-même en un nouveau Big Bang. Ni plus ni moins, un renouvellement.

En d'autres mots, dans le terme réside le recommencement.

Le lieu d'apparition du phénomène entérine mon hypothèse. C'est là que mon esprit scientifique s'égare en assertions mystiques. L'océan, la mer, l'eau, le berceau de la vie. En s'installant au fond du Pacifique, la singularité a aspiré notre liquide amniotique. Comment s'assurer de

XIII

l'arrêt d'un écosystème autrement qu'en coupant le lien avec ses origines ?

L'Univers aurait réfléchi à son final. Ceux qui ont construit la porte qui mène à ce lieu le savaient.

J'ôte ma combinaison sous la chaleur grandissante. J'aimerais tant tenir la main de Neil en cet instant. Dans mon esprit, ma quête d'origine et lui sont liés. Il est mon pendant scientifique et organique. Ce que je m'apprête à accomplir, je l'ose pour nous deux, comme le couronnement de notre existence ensemble.

Je pénètre l'aire d'attraction.

Aussitôt, la spirale de pierre me fauche. La pluie de cailloux me cogne, tranche ma peau. Je tournoie de plus en plus vite à mesure que mon orbite approche du centre. Passé les cercles de grains périphériques, j'aperçois la sphère, cristalline vue de l'intérieure. S'y reflète mon corps troué, amputé par endroits. Je ne sens pourtant rien qu'une extrême pression.

Ma vitesse augmente encore. J'ai dû franchir un horizon dans l'horizon. Je me vois de l'autre côté de mon orbite, dédoublée, désarticulée. La peau de mon clone fond et rejoint les gouttes de pierres. Mon sang pleut en billes rouges, mes os en graines blanches. Je ne suis bientôt plus qu'une constellation consciente, formée de particules colorées.

Enfin, mon nuage de gouttes s'abat contre la sphère cristalline. Une terrible douleur me foudroie.

Neil, je t'aime.

*

— Neil ?

Où suis-je ? Est-ce que je suis ?

Je baigne dans une soupe de matière, sans vision ni corps. Et pourtant, je ne panique pas. Au contraire, je suis libérée d'une enveloppe lourde, limitante. Mon esprit file plus vite qu'un vaisseau aéroporté. Je me sens capable de prodiges qui dépassaient mon entendement quelques secondes plus tôt.

Où suis-je ?

J'ai plongé dans la singularité. J'ai vu mon corps changer d'état. J'ai touché la sphère. Si j'ai vécu l'effondrement, serais-je dans l'entre-deux univers, quelques instants avant le rebond prédit par le Big Crunch ? Auquel cas, je me situe aux premières loges d'un nouveau Big Bang.

Est-ce que je suis ?

XIV

J'ai la conscience d'être, oui. Une pensée pure, désincarnée, mais liée à la matière qui m'entoure. Et j'attends, j'attends le début du spectacle, j'attends l'univers-phénix renaître de ses cendres. Mais, déjà, mon esprit avide, illimité, s'ennuie. L'idée de créer de la lumière me prend. Elle me permettra de constater ce que je suis.

L'étincelle que je parviens à produire entraîne une réaction en chaîne dans le magma atomique. Mon champ de perceptions s'illumine. La soupe explose en d'innombrables points. Les déflagrations enfantent d'elles-mêmes de nouvelles molécules complexes. L'instant d'après, la lumière bouillonnante noircit à mesure que ses frontières s'évasent.

Soudain, je reconnais l'Univers, celui compréhensible par la physique moderne, une fois franchi le mur de Planck. La portée de cette observation est prodigieuse. Mes théories au sujet de la préexistence des lois physiques sur l'Univers – celles qui perturbent tant les religions – se trouvent validées par ma présence à l'aube du monde ; par mon savoir scientifique, catalyseur indispensable à l'expansion du cosmos.

Je suis l'instigatrice du rebond, de ce nouveau Big Bang.

À ce stade, la question *est-ce que je suis ?* ne présente plus d'intérêt. En tout cas, sa formulation est incorrecte.

Que suis-je ?

En plein délire ? En reconstitution post-mortem ? Ou alors, suis-je Dieu ? Non, j'ai une naissance, une histoire, des semblables. D'ailleurs, est-ce que tous les humains me rejoindront ? Où se trouve Collins, l'officier happé avant moi ? Est-il le concepteur d'un univers parallèle, de fait, non scientifique, ou en avance sur la temporalité de ce même univers ? Une fois les animaux, les végétaux et toutes les entités conscientes tombés sous l'influence de la singularité, auront-ils eux aussi une incidence sur le jaillissement de mondes nouveaux ?

Les perspectives se révèlent abyssales.

Mon embryon d'univers ne cesse de se dilater. Mon esprit surfe sur des vagues de matière dans toutes les directions. Je pressens que, d'un souhait, je peux engager la construction d'une étoile, d'une galaxie, d'une planète. Je connais par cœur les principes fondamentaux qui régissent ma création.

Soudain, le visage de Neil m'apparaît dans le vaste océan des possibles. J'ai le pouvoir, la matière et les outils en mesure d'engendrer la vie, de remonter la chaîne d'essais, d'échecs, de hasards qui tend vers l'espèce humaine. Le brûlant désir de revivre notre premier rendez-vous ainsi que les souvenirs futurs que j'aurais dû chérir me confère un cap.

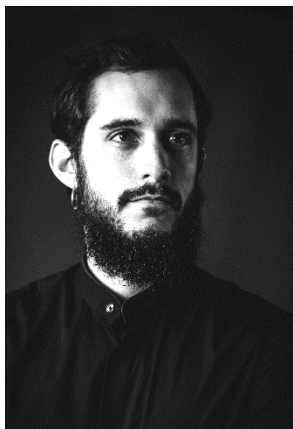
XV

J'ai tellement de choses incroyables à te confier, Neil. Je sais maintenant. Je sais comment la science articule l'éternité de l'Univers. Et je sais comment l'humain, de façon intermittente, s'y crée : par amour. Expansion puis rétraction, explosion puis recommencement, c'est le rythme de l'Univers, celui de la vie et d'un battement de cœur.

Je te promets, Neil, de te retrouver au bord du Pacifique, sous les mêmes lueurs crépusculaires.

Dans une dizaine de milliards d'années.

© Wilfried Renaut 2023



*Wilfried adore la musique progressive, le whisky tourbé et les chats (à poils longs de préférence). Son temps oscille entre la composition de bandes sonores et l'écriture. Ce sont les romans d'anticipation de la première moitié du XX^e siècle, la cosmologie et son amour de la soft SF qui le poussent à pianoter sur son clavier. Ces inspirations en tête, Wilfried se plaît à créer des horizons où la noirceur vogue avec le rêve. Il a publié une quarantaine de récits dans plusieurs revues et anthologies. Son premier roman, *Silvaxis*, paraît en septembre 2022, aux éditions Rivière Blanche.*

Incongruence

Thomas Prélôt

Sur le damier de cet univers cyberpunk, on plonge au côté de Zan, jeune damiste en passe de réaliser son rêve. Thomas Prélôt nous bringuebale dans cette compétition géante qui nous amène à nous questionner sur les enjeux de pouvoir qui y sont liés. Est-ce que Zan devra abandonner dans sa course ce qui fait sa spécificité ?

Pauline Bhutia, membre du jury 2022

2248

**Ultrapole de Paristerdam
District F7F**

La course allait débiter dans une heure. Comme à son habitude, Zan était en avance. Il aimait profiter de ce moment calme avant la ruée. Ce soir était un grand soir. Les qualifications du district devaient rassembler près de deux cents participants. Pour cette occasion, il avait choisi son point de vue favori. La tour Vitalité exposait son formidable squelette sur la colline qui surplombait le damier. Victime de la crise, le bâtiment lançait ses poutrelles rouillées au-dessus du vide vertigineux. L'endroit parfait pour être tranquille, s'extraire de la cohue d'une conurbation infinie et surpeuplée.

Zan bondissait en direction de l'arête ouest. Sa place. Là où il pourrait assister au spectacle dans les meilleures conditions. Ses pieds effleuraient la charpente métallique encore mouillée de la dernière pluie. Au détour du pilier central, il distingua une silhouette inhabituelle. À sa place ! Noire. Un oiseau ? Dans cette cité acide ? Zan n'avait jamais vu un oiseau de cette taille. Il glissa en silence dans sa direction.

Alors qu'il se trouvait à une bonne vingtaine de mètres, la forme se déploya et une tête sortit d'épaules affaissées. C'était un homme assis face au vide. Malgré les précautions de Zan pour ne produire aucun son, son visage se tourna aussitôt vers lui.

— *Qu'est-ce qu'il s'aplatit à ma place ?*

— *Il a quand même le droit d'être là s'il le souhaite, non ?*

— *Il peut se chiper une place à lui, aussi. Loin de la mienne, je préfère.*

— *Et pourquoi n'assisterais-tu pas la course avec lui ? Un peu de compagnie ne peut pas te faire de mal.*

Zan grogna et vint s'asseoir à trois mètres de l'inconnu. L'autre ne le lâchait pas des yeux. Il sentait la chaleur dérangeante de son regard

XVII

sur sa nuque. Avec l'approximation due à l'obscurité, il estima l'âge de l'homme à une petite quarantaine. À peine plus vieux que lui.

— *Fais un effort, Zanou !*

— *Tu sais que j'aime pas parler aux gens que je connais pas, sœur.*

— *Il ne va pas te mordre !*

L'homme ne semblait pas vouloir rompre le silence. Pourquoi Zan devrait-il s'en charger ? Il pouvait se contenter d'en faire abstraction, se réfugier dans sa bulle. Line n'avait pas à l'obliger.

— Bon endroit pour le spectacle, hein ?

Comme d'habitude, il avait cédé. Zan n'avait jamais su dire non à sa sœur.

— Oui, probablement, répondit une voix grave.

Les lumières jaunes de la ville brillèrent à perte de vue dans la nuit tombante. Elles scintillaient comme des étoiles dans les nappes de chaleur qui s'accrochaient au sol.

— J'avoue que je n'étais pas vraiment venu pour ça, reprit l'inconnu.

— Y a quoi d'autre à faire ici ? demanda Zan en se tournant vers lui.

— Pas grand-chose, j'imagine.

Son visage était de nouveau penché au-dessus du précipice. Zan avait déjà été confronté à ce genre d'attitude. Le désespoir de l'ultrapole suintait de ses ruelles sales, collait aux êtres, s'infiltrait à travers leur peau pour s'emparer de leurs entrailles, de leur esprit. Dans ce contexte, la centaine de mètres sous leurs pieds pouvait représenter la plus merveilleuse des promesses.

— Tu devrais rester pour la course. Paraît qu'il y a des nouvelles cases qui s'annoncent marrantes. La brume devrait pas tarder à être levée.

— *Voilà, là je reconnais mon frère !*

— Tu commences à me crisper, Line !

Zan avait répondu à sa sœur à voix haute.

— *Je te rappelle qu'il ne peut pas m'entendre.*

— Vous êtes en connexion spinale avec quelqu'un ? demanda l'homme.

— C'est ma sœur jumelle. Elle est un peu intrusive, parfois... Souvent.

— Enchanté, Line. Je vous saurais gré de m'appeler Mayar.

Le bruit de décollage d'une navette interrompit leur discussion. Quand le vacarme cessa, elle ne reprit pas. Le damier, plongé dans le brouillard artificiel, gardait ses secrets pour quelques instants encore.

— *Il va sauter dès qu'il sera seul.*

— *Je sais.*

XVIII

— *Tu dois l'aider !*

— *Ho ! Je suis juste venu me détendre devant une bonne course. Puis, tu es drôle, toi. Je m'y prends comment ?*

Zan poussa un soupir.

— *Vous aimez les courses ?* demanda Mayar.

— *C'est toute ma vie.*

— *Vous pariez ?*

— *Non, pas d'argent à gâcher à ça. Ce que je veux, moi, c'est être damiste.*

— *Ah oui ?*

L'étonnement de son interlocuteur vexa Zan.

— *Mon rêve c'est d'affronter et vaincre Rim le Fendeur Masqué. Je l'ai promis à Line. Je pourrai bientôt. Regarde.*

Zan passa le bras dans son dos, se tortilla et tira de ses bretelles un paquet emballé. Il déroula avec précautions le papier trop fin qui dévoila une lanière d'augmentation nerveuse brachiale.

— *Encore deux ou trois trucs comme ce petit bijou et Zanou sera valide ! Plus rien pourra m'empêcher de participer !*

— *C'est un OPM-I46, n'est-ce pas ?*

— *Tout à fait ! Impressionnant, hein ?*

— *Ils sont toujours homologués ?*

— *Plus que carrément même ! C'est de la dernière technologie, ça, coco !*

Ce n'est pas le premier venu qui allait le challenger sur du matériel de pointe, tout de même !

— *Je comprends.*

— *Quoi ?*

— *Votre rêve. On doit se sentir vivant quand on participe à ce genre de chose.*

Zan ne savait pas quoi répondre. Ce type de réflexion lui était toujours passé au-dessus. Lui, tout ce qu'il voulait, c'était courir, bondir, escalader, esquiver. À vrai dire, il occupait déjà une bonne partie de son temps à cela dans l'imbroglio de cette ville anarchique. Cependant, les défis proposés dans un damier étaient d'un autre ordre. Il se souvenait de ceux qu'il fabriquait, petit, avec ses amis, à l'aide de tonneaux défoncés ou de caisses prêtes à craquer. Quand il avait gagné le damier contre tous les gamins du quartier, il avait su ce qu'il voulait faire de sa vie. Malheureusement, il avait vite déchanté en comprenant qu'il devait être valide pour participer aux compétitions officielles. Toutes les parties de son corps devaient être augmentées selon la dernière homologation en vigueur.

Qu'à cela ne tienne ! Même si réunir tous les éléments devait lui

prendre les dix ou vingt prochaines années de sa vie, même si tous le traitaient de fou, il deviendrait valide.

Aujourd'hui, après tout ce temps, il était sur le point de tenir sa promesse. Ses détracteurs croqueraient bientôt leurs dents !

— Et toi, c'est quoi ton rêve ?

— Mon rêve ? Mon rêve... Ma fille. Je lui ai fait du mal.

— *C'est la raison qui l'a amené ici, Zanou, c'est sûr !*

— *Ouais.*

Zan se redressa, s'approcha de Mayar et lui tendit l'OPM-146. L'homme accepta le présent, une lueur d'incompréhension dans ses yeux orange. Ses traits sans rides et son épilation faciale avaient quelque chose d'insolite dans ce secteur.

— Tu peux y arriver aussi, Mayar. Je te donne ta première partie. Maintenant, à toi de chopper le reste.

Maladroit, il lui tapota d'une main hésitante l'épaule.

— Tu verras. Ta fille sera tellement fière qu'elle te pardonnera tout ce que tu as fait !

Mayar ne lâchait pas du regard la lanière d'augmentation. Zan n'attendit pas qu'il sorte de sa contemplation. Il voulait descendre de quelques niveaux pour profiter de la course, seul avec lui-même. Après ce qu'il venait de faire, Line ne l'embêterait plus.

En contrebas, le brouillard se levait sur le damier. Il devait se dépêcher.

*

Un an plus tard
Qualifications du district
Damium Utopie
District F7F

L'arche de béton qui délimitait l'entrée du damium écrasait Zan de toute sa hauteur. Il avança dans le sas qui donnait accès à l'enceinte accompagné de trois autres personnes qui regardaient droit devant elles. La herse métallique remonta dans leur dos. Une lumière verte confirma leurs autorisations et la seconde grille leur libéra aussitôt le passage.

Sa nuque émit un craquement tandis que la tension retombait. Il avait encore du mal à y croire. C'était la première fois qu'il accédait à l'intérieur d'un damium. Jusqu'ici, acheter des places avait toujours représenté une dépense inacceptable. Attentif, il repéra un sas individuel sur le côté. Il s'y dirigea avant d'y pénétrer. Dans sa poitrine,

son cœur se débattait plus que quand il escaladait les toits des bidonvilles à flanc de falaise pour échapper aux juges mobiles.

— *Ça va aller, Zanou. Je suis avec toi.*

Se pouvait-il que ce soit vrai ? La veille, il avait reçu sur sa mitainel une notification d'inscription aux qualifications de son district. Il l'avait aussitôt raconté à Line qui s'était montrée sceptique. À tort. Un de leur énième système de contrôle avait dû détecter son nouveau statut de valide et l'avait corroboré avec ses capacités exceptionnelles de potentiel damiste. D'habitude, Zan se méfiait comme le SRAS de ces robots qui prétendaient le réduire à une fractale de données plus aptes à le connaître que lui-même. Cette fois, cependant, l'algorithme lui avait rendu un fier service. Son ticket d'or pour participer à sa première course de damier officielle !

Le vert. Une fois de plus. Ahuri, il entra dans la zone réservée aux coureurs. Il l'avait imaginé si souvent, avec tant de détails qu'il ne pouvait se résoudre à accepter cette version aux couleurs pourtant si réelles.

— *Si tu ne te crois pas toi, crois en moi, frangin.*

Une créature aux jambes trop longues et aux yeux monochromes, qui passait devant lui, le toisa comme s'il était encore plus bizarre qu'elle. De nombreuses participantes et participants se préparaient en exécutant de drôles de mouvements ou en enfilant des vêtements sombres bardés de kevlar. Zan tira sur son ample débardeur qui contrastait avec son short en jean un peu trop serré pour ses cuisses musclées. Mal à l'aise, il chercha un endroit pour s'isoler. Par bonheur, il n'y avait encore personne dans la zone de départ. La course ne devait débuter que dans une heure. Zan s'assit en tailleur dans un coin. Même à cette distance, la brume qui couvrait le damier l'empêchait de distinguer la première des douze rangées derrière la grille. Pour faire passer le temps, il ferma les yeux et visualisa le doux et rassurant visage de Line.

Sa patience atteignait néanmoins ses limites quand une sirène retentit. Aussitôt, il s'activa.

— Les communications avec l'extérieur sont désormais bloquées, annonça une voix d'une lisse artificialité.

— *Ça commence, Zanou !*

Le brouillard reflua et les écrans affichèrent le damier dans son intégralité. Ses douze rangées de cases de trois cents mètres de côté. Sa forme triangulaire avec son sommet à atteindre : la case d'arrivée sur le rang douze. Les douze cases de départ sur le rang un. Cinq types de cases qu'il connaissait déjà. Deux nouvelles.

Les cases à napalm étaient les plus dangereuses, mais aussi les plus

rapides à traverser. Un choix délicat avec la case des masses tournoyantes au rang onze. Aucune trajectoire évidente. Un damier comme les aimait Zan. Pour être sûr d'appartenir aux dix premiers qui se qualifieraient pour l'étape suivante, il devait sélectionner un chemin hors des cases inondées. L'eau jusqu'aux cuisses : impossible de courir, encore moins de nager. Un des nouveaux types était constitué d'un vent contraire en rafales. Des panneaux de bois témoins sur les cases correspondantes explosèrent sous l'impact de la première. Les morceaux gisant sur le sol restèrent immobiles à la deuxième salve qui plia à nouveau les roseaux sur les bords. Neuf secondes entre chaque souffle. Un, deux, trois, soleil dans ta face. Facile. Rapide. L'autre type était une case molle, comme l'indiquaient les boules qui s'y enfonçaient. Probablement du même ordre que les cases inondées : peu dangereuse, mais laborieuse. À éviter.

Cinq, six, sept, six, cinq, cinq, quatre, trois, deux, deux, un, un. Voilà sa trajectoire, sa trace. Trois cases *rafales*, deux *masses tournoyantes*, une *montagne* et surtout quatre *entrepôt* comme il les appelait. Ses préférées. Des cases avec des murs de caisses empilées à escalader. Dans ce dédale anarchique, trouver la bonne ligne était primordial. Un damier dans le damier. Gros cardio demandé !

Les écrans s'éteignirent. Les deux minutes d'observation s'achevaient. Une seconde sirène vrombit.

— Les handicaps de la course sont : neutralisation des augmentations pulmonaires et auditives.

Une partie du corps. Un sens. Rien qui n'obligeait Zan à impacter sa trajectoire. Il avait une endurance naturelle à toute épreuve et l'on qualifiait volontiers son ouïe de fine avant son augmentation.

La troisième sirène ! Zan s'arracha du sol et s'élança. La herse tomba au moment où il l'atteignait.

— Allez ! On y va !

— On fonce, grande sœur !

— Hé ! Je ne suis pas ta grande sœur, je te rappelle.

Son élan lui permit de prendre vingt mètres d'avance d'emblée. Les cases du premier rang étaient inertes et servaient à lancer la ruée. Le second se constituait de onze cases décalées de moitié par rapport au précédent. À l'issue des trois cents mètres de sprint, chaque damiste avait donc le choix entre deux cases de la rangée suivante ; excepté pour les cases extérieures, les plus à gauche et à droite qui n'offraient qu'une seule possibilité. De son côté, Zan avait opté pour le rang deux le plus compliqué : case *rafales* ou *napalm*. C'était de loin les deux types les plus dangereux. Dans son passé de spectateur, il avait pu observer que ce genre de case faisait fuir la majorité des damistes. Les coureurs

et coureuses préféraient prendre les chemins sûrs. Sûrs et lents. Pas son style.

Il se retourna. Dix sur les deux cent cinquante avaient fait le même choix que lui.

— *On te rattrape, tu vas te faire dépasser.*

— *J'ai vu ! Bordel, quelles augmentations ils ont pour cavalier comme ça ?*

— *Voûte plantaire à fibres élastiques, tendons d'Achille à transmission accélérée, influx nerveux calibré dynamique...*

— *Oui, c'est bon, on a compris !*

Le ou la damiste aux longues jambes, buste en avant, foulée régulière, le doubla sans effort apparent. Zan devait atteindre l'extrémité dans les premiers pour ne pas subir trop de pénalités. À partir du rang deux, il fallait attendre vingt secondes pour s'engager sur une case après un autre participant.

Il n'avait pas parcouru la moitié que déjà trois damistes le devançaient. Furieux, il éructa, baissa la tête et tira sur ses bras. Plus vite. Il pouvait aller plus vite. Si vite ! Ses jambes manquaient de se dérober à chaque pas. Le bonheur total, l'extase ! Il ne s'était jamais autant senti à sa place qu'à ce moment précis. Son modèle, Rim, le plus grand damiste de tous les temps, ressentait-il lui aussi ce sentiment ?

Longues Jambes arriva la première. Elle verrouilla aussitôt la case *rafales*. Le deuxième hésita, mais valida sa position d'attente derrière elle. Leur poursuivante directe choisit la *napalm* et la verrouilla. Zan avait réussi à conserver sa quatrième place. Trente-quatre secondes pour la *rafales*, dix-huit pour la *napalm*.

— *La rafales, Zanou ! Le napalm c'est trop dangereux.*

Comme prévu, il valida la première.

Longues Jambes maîtrisait le rythme de couché-relevé à la perfection. Elle serait proche de la moitié de la case quand Zan y pénétrerait. Il avait peu de chance de pouvoir refaire son retard ici. Le bord de case s'éclaira de vert et le concurrent devant lui s'élança enfin. Plus que vingt secondes. Au même moment, sur la case *napalm*, la coureuse braqua pour esquiver un jet incandescent. Manœuvre trop brusque, appuis trop fermes, sa cheville vrilla. Elle bascula et sa tête vint heurter le sol.

— *Change !*

— *Je croyais que c'était trop dangereux.*

— *On ne peut pas la laisser. Le feu va jaillir à nouveau d'un instant à l'autre. Dépêche-toi !*

Zan relâcha sa validation pour la case *rafales*. Il ramassa un large morceau d'un panneau de bois qui avait été projeté par le vent artificiel jusqu'à la case de rang un. Échaudé par l'incident, un concurrent qui

attendait pour la case napalm relâcha sa propre validation. Zan passa devant lui et s'élança vers la blessée qui regardait, pétrifiée, la source de sa tragédie.

Une étincelle. Un crépitement. La gelée enflammée s'envola dans une courbe mortelle fascinante. S'il ralentissait ne serait-ce que d'une fraction, il serait trop court. La surface était lisse. Il pouvait glisser. Il glissa, les genoux au sol, son bouclier de bois couvrant son flanc droit. Au moment où ses cuisses allaient frapper le corps avachi, il jeta son pavois de fortune, se projeta au-dessus de la femme en la saisissant fermement dans son mouvement. La damiste donna une impulsion pour l'aider et ils bougèrent ensemble.

Ils roulèrent sur près de deux mètres. Zan se redressa aussitôt. Le valeureux bouclier gisait, en flamme, à quelques mètres. Une traînée ardente s'étalait à l'endroit de leur culbute.

— On y va ! Il faut que tu gambades. Sinon, on est archi-morts.

— Je peux forcer la rétractation du ligament et figer le saignement. Je t'en prie, je ne veux pas revenir en arrière. Aide-moi, s'il te plaît, le supplia-t-elle.

Le début de la case était bien plus proche que la fin, mais redescendre sur un rang inférieur signifiait la disqualification à vie. Zan aurait choisi la même option qu'elle.

— Tu t'arraches et on crame la case !

Zan prit les devants et traça la ligne. Elle le talonna à travers les arabesques de flammes. Cinquante secondes plus tard, ils atteignaient l'extrémité. Sans attendre, il esquissa une salutation et enchaîna la case suivante. Sur celle d'à côté, Longues Jambes, le buste tourné dans sa direction, leva un pouce au-dessus de sa tête.

*

Café du Monde Oublié District F7F

Zan s'était accoudé à sa place habituelle. Songeur, il attendait en faisant défiler mécaniquement les dernières informations sur sa nouvelle lentille de grégation. Ce petit gadget était bien plus pratique que sa mitainel d'ex-invalide.

— Tiens, ton café, Zan.

— Merci, Bonzo. Je peux te payer en légal pour une fois.

— C'est gratuit pour notre champion, dit-il en se détournant pour éviter toute réplique.

— Arrête, ce n'était que le damier du district !

Dans son flux de nouvelles, une image retint son attention. Il déclencha la vidéo afférente : scandale dans la Ligue Damiste.

« *Monsieur Dal'hin ! Monsieur Dal'hin ! En tant que président et principal investisseur de la ligue, quelle est votre position par rapport au scandale qui éclabousse votre institution ?* »

Zan serra les dents. Il ne décolerait pas. Un invalide avait réussi à participer et se qualifier dans une course de district. C'était comme si on lui avait craché au visage ; lui qui avait passé plus de deux décennies pour devenir valide et gagner le droit de concourir.

— *Tu ne devrais pas être aussi vindicatif, Zanou. Pourquoi serait-ce légitime d'interdire à une ou un invalide de participer ?*

— *Parce qu'il ou elle l'a pas mérité une cacahuète !*

— *Les valides l'ont mérité, eux ? Ils sont tous issus de familles qui leur fournissent les moyens d'être valides.*

Il grogna. Line avait le don de l'énerver, parfois. Souvent.

« *La position de la ligue est claire. Tout participant ou participante qui commence une saison doit la poursuivre jusqu'à élimination ou victoire. Tout abandon entraîne une radiation à vie. Cette règle a la préséance sur les autres et notamment celle qui stipule qu'il faut être valide pour concourir.* »

— *Calme toi, Zanou.*

Zan avala son café trop chaud d'une seule traite. Il devait se ressaisir. Après tout, ce n'était pas pour en remettre une couche sur son agacement qu'il avait sélectionné l'information. Non. Le dénommé Dal'hin lui évoquait un insaisissable souvenir.

« *Nos équipes investiguent sur le bug qui a permis l'inscription de cet invalide. Bien entendu, nous vous tiendrons au courant du développement.* »

Dal'hin pressait la main molle d'une jeune fille au regard absent. Absent et orange, comme son père. Mayar !

*

Tour des Lendemain Heureux, centième étage District de Paris

— *Bienvenue chez moi, Zan. Me reconnais-tu ?*

Mayar vint s'asseoir sur le canapé en face du sien.

— *Ouais, ouais.*

— *Essaie d'être un peu sympa, Zanou, s'il te plaît !*

— *Ouais, ouais.*

Quel genre de personne fallait-il être pour avoir un salon de la taille d'une maison ?

— *Je voulais te féliciter en personne pour ta qualification à la finale*

de la saison.

— Merci, mais on peut pas dire que c'est grâce à vous. Vous auriez pu raconter que votre nom c'était Monsieur Privilégié. Ça m'aurait évité de devoir gratter une autre augmentation brachiale.

Le président de la ligue prit une mine peinée.

— Je suis vraiment désolé. Ce soir-là, tu m'as fait don d'un cadeau exceptionnel et je ne t'ai même pas remercié. J'étais si surpris que je n'ai pas su comment réagir.

— *Il a l'air véritablement contrit.*

— Il peut !

Mayar le fixa droit dans les yeux.

— C'est ta sœur ?

Zan acquiesça en silence.

— Lui parles-tu quand tu cours sur le damier ?

— Bien sûr.

— Ne trouves-tu pas ça bizarre, alors que les communications extérieures sont neutralisées pendant la ruée ?

— Qu'est-ce que vous essayez de me raconter ?

— Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ?

Que cherchait Mayar avec toutes ses questions ?

— Je ne me souviens plus.

— *Si, Zanou, rappelle-toi ! Nous avions onze ans. J'avais défendu un enfant valide, qui sortait de l'interdistrict, contre la bande du F71. Ils m'ont jetée sur les rails. Tu as eu raison de ne pas regarder. Tu as eu raison de courir.*

— Non, non... Non !

Zan jaillit de son siège.

— Au lieu de m'embarbouiller l'esprit, vous feriez mieux de dégager cet invalide qui s'est qualifié façon escroc !

Le président afficha un sourire triste.

— J'espère que tu me pardonneras, Zan, car je vais devoir te faire du mal. Les circonstances m'y obligent.

À ces paroles, Zan fléchit les jambes, prêt à bondir. Mayar parut surpris et esquissa aussitôt un geste d'apaisement.

— Pas dans ce sens-là, non ! Jamais, je n'attenterai à ton intégrité physique. Cependant, je dois te prévenir que cela pourrait s'avérer pire. Tu devrais te rasseoir.

Sur ses gardes, il n'obtempéra pas.

— Comme tu préfères. Je ne vais pas y aller par quatre chemins. C'est moi qui t'ai inscrit au damier de ton district. Au départ, mon intention était juste de te remercier. J'avais bien vu la qualité de tes mouvements sur la tour Vitalité, mais jamais je n'aurais pensé, alors, que

tu irais si loin.

— OK, c'est super, mais je méritais cette place. Contrairement à cet invalide.

— Zan, cet invalide, c'est toi !

— Hein ? Vous baragouinez n'importe quoi !

— Dis-moi : quand as-tu subi ta dernière opération d'augmentation ?

— *Désolée, j'avoue que je ne me souviens plus, frangin.*

— Mais ne te méprends pas sur mes paroles, Zan. Tu es un vrai trésor. Une incongruence ! Une personne que l'on n'attend pas à cet endroit et à ce moment-là. Une personne qui transforme cette improbabilité en puissance de changement. Le plus beau c'est que tu ne t'en rends même pas compte. C'est cette pureté qui m'a sauvé ce fameux soir de notre rencontre. Tu es cent pour cent toi. Un être magnifique qui survit dans un rêve, une illusion.

— Je vous signale que je capte que dalle à votre verbiage.

Mayar ne sembla pas noter sa remarque.

— Quand je t'ai vu ridiculiser les valides bardés de technologies, j'ai commencé à comprendre ton vrai potentiel. Tu étais ma rédemption. Moi qui avais participé à dénaturer cette humanité... Moi qui avais tué ma fille un peu plus à chaque opération.

Il avait prononcé cette dernière phrase dans un murmure. Son regard se porta dans le coin du salon où la jeune fille aux yeux orange fixait un écran invisible. Elle était si immobile que Zan avait failli ne pas remarquer sa présence en entrant dans la pièce.

— J'ai fragmenté son corps, sa conscience, sa joie. Comprends-tu ? Tu dois m'aider à corriger mes erreurs. Tu dois gagner cette finale pour leur montrer à tous. Leur montrer que ce sont eux les vrais invalides.

— Vous avez un sérieux problème sous votre crâne, vous. Après, si tout ce que vous voulez, c'est que j'attrape la victoire, y'a pas trop de soucis.

L'espoir qui se dessina sur le visage de son interlocuteur le mit mal à l'aise.

— Bon, c'est pas tout ça, mais j'ai café, moi.

Zan salua pour prendre congé. Il s'attendait à ce que Mayar le retienne, mais il n'en fit rien. Il se contenta de l'accompagner jusqu'à la sortie sans un mot. Au moment de franchir le seuil, il lui posa une main sur l'épaule.

— Passe le bonjour à Line de ma part.

**Finale de la saison
Damium Ultrapolitain Eiffel
District de Paris**

« Rim ! Rim ! Rim ! »

La foule du damium scandait le nom de son champion. Zan ne pouvait le lâcher des yeux. Ce moment était-il réel ? Allait-il courir aux côtés de celui qu'il avait dû se contenter de contempler toutes ces années, l'envie chevillée aux tripes d'affronter avec lui les pièges les plus retors du damier ?

Le Fendeur Masqué tourna la tête dans sa direction. Zan détourna le regard comme un enfant timide.

— Les handicaps de la course sont : neutralisation des augmentations cardiaques et visuelles.

Les cent quatre rescapés des qualifications des fuseaux s'alignaient sur la ligne de départ. Longues Jambes s'était placée à côté de Zan, comme elle faisait toujours. Au début, cela l'avait exaspéré, car il devait bien avouer que sa vitesse de pointe était inégalable. Puis, à mesure qu'ils montaient les échelles géographiques de l'ultrapole ensemble, il avait commencé à trouver sa présence rassurante.

La troisième sirène résonna dans les gradins qui transformaient le damier en arène. Les coureurs s'élancèrent. Le premier rang n'était constitué que de cases *montagne* en tous points semblables. Et pas n'importe lesquelles. Montagne du type Everest ! La montée des contreforts présentait déjà un angle qui tirait sur le cœur. Impossible de s'économiser, impossible de ralentir, sous peine de ne pouvoir franchir l'intimidante crête qui marquait le milieu de la case et le début de la descente.

Le concurrent devant lui perdit toute sa vitesse juste avant d'atteindre l'arête et dégringola en arrière. Proche de l'arrêt fatal également, Zan se jeta pour accrocher le sommet. Passant sur l'autre versant, il se laissa glisser sur la partie haute avant de reprendre sa course, euphorique.

Il ne s'était jamais senti dans une telle forme. Confiant, il traversait les cases pourtant piégeuses avec une facilité déconcertante. Au rang neuf, il prit même la tête quand la concurrente devant lui reçut un boomerang sur l'arrière du crâne.

« Invalide ! Invalide ! »

Des huées descendirent des tribunes.

— *Ne les écoute pas, Zanou. Moi, je t'aime.*

Zan serra les dents et jeta un regard sur la gauche. Rim, qui avait opté pour un chemin plus lent, comblait son retard à vue d'œil.

XXVIII

Prenant tous les risques, Zan parvint à conserver sa position jusqu'au rang onze. Il se présenta en premier à la frontière des deux dernières cases actives.

— *Choisis la case boue !*

— *La case boue ? Tu veux que je rampe pendant trois cents mètres dans cette...*

— *On ne sait pas comment fonctionne la case marteleur électrique.*

— *Tu te trompes, sœurte. J'ai compris. C'est une suite logique. Un coup de marteleur sur le sol puis décharge électrique, deux coups, de nouveau une décharge, trois coups, cinq, huit, treize, vingt et un, trente-quatre et ça recommence à zéro.*

— *Je ne le sens pas. C'est trop facile.*

— *Rim ne prendra pas la case boue... Si je veux gagner... Je suis désolé, mais je ne t'écouterai pas cette fois-ci.*

Zan fit un pas en direction de la case marteleur électrique. Alors qu'il allait franchir la limite, une main agrippa son bras. Rim !

Le masque le dévisageait avec insistance. Il lui posa une paume sur le ventre, se rapprocha. Ses gestes exprimaient une extrême douceur. D'un mouvement de tête, il lui demanda son assentiment. Comme hypnotisé, Zan acquiesça. Rim le dépassa et s'engagea sur la case pendant l'intervalle treize. Il lui restait onze coups de marteleurs avant la décharge électrique. Au dernier coup, il lui suffirait d'un saut pour esquiver l'électrisation et enchaîner sur l'intervalle vingt et un. Avec sa vitesse, il atteindrait l'extrémité de la case avant d'avoir besoin d'un second bond. La victoire s'échappait sous ses yeux.

Un éclair le fit sursauter. Rim s'effondra. Après seulement quelques pas, une décharge inattendue l'avait fauché en pleine course.

— *Tu vois ! J'avais raison. Prends la case boue !*

Hagard, Zan pivota sur lui-même. Les trois damistes survivants derrière eux se débattaient encore sur le rang neuf. La case boue promettait une victoire facile. Sur celle d'à côté, Rim tentait de se relever avec peine. Il venait de parvenir à se remettre debout quand la décharge du vingt et unième coup le faucha à nouveau.

— *Prends la case boue ! C'est trop dangereux !*

— *Où est passée ta légendaire empathie, Line ?*

Zan s'avança.

— *Qu'est-ce que tu fais ? Tu vas mourir avec lui ! Écoute-moi !*

— *Je t'aime, Line, et je t'aimerai toujours.*

Sur ces mots, il s'élança sur la case marteleur électrique. Trente-trois. En huit pas, il atteignit le Fendeur Masqué. Ça comptait les secousses. Un pas équivalait à un coup de marteleur. C'est pour cette raison que la décharge s'était produite si vite. Vingt. Au vu de ses mouvements, Rim

devait être proche de l'inconscience. Une troisième électrisation pourrait lui être fatale. Si ce n'était celle-là, ce serait celle d'après, une seconde plus tard. Zan le saisit et le tira en arrière par le col de sa combinaison. Seize. Il recula en allongeant au maximum sa foulée. Douze. Encore cinq enjambées. Plus que sept secondes. La foule s'était tue d'une seule voix. Il pouvait entendre le bruit sourd des secousses menaçantes. Ses mains glissaient à cause de la sueur. Il risquait de lâcher à tout moment. Soudain, il sentit Rim se raidir. Le Fendeur envoya valdinguer son masque.

— Ne fais pas ça, Zan ! cria une voix aussi grave que familière.

L'homme bascula sa tête pour tenter de lui faire face. Sept.

— Si tu reviens en arrière, tu seras éliminé pour toujours ! Lâche-moi et gagne cette course. Je t'en supplie.

Un pas de plus. Encore un. Trois.

— Pour ma fille. Pour toutes les autres !

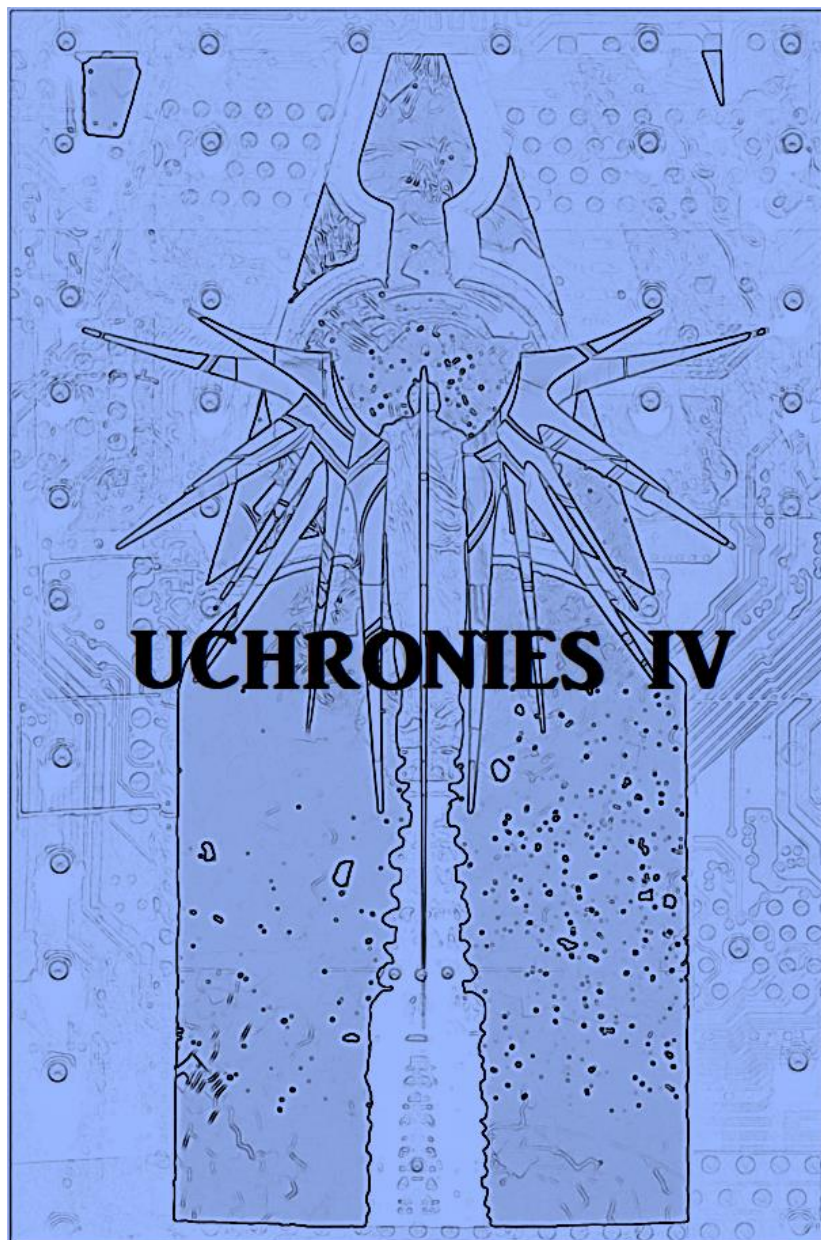
Le marteleur allait frapper le coup fatidique. Zan se laissa tomber à la renverse, entraînant Mayar avec lui. La limite de la case devint rouge une fraction de seconde après leur passage.

— Pourquoi as-tu fait ça ? C'était ton rêve. Tu pouvais gagner. Tu pouvais changer les choses pour tous les invalides.

Mayar bégayait ses sanglots désespérés. Sans un mot, Zan s'agenouilla face à lui. Alors, il le prit dans ses bras et le serra fort.

Dans le damium, le silence se brisa avec fracas.

« Zan ! Zan ! Zan ! »



Le Projet

[uchronie IV]

SI VOUS AVEZ déjà lu le numéro 75 de la série courante de *Galaxies*, vous avez eu l'occasion de rencontrer le concept d'uchronie, si du moins vous ne le connaissiez pas encore, et aussi 14 autrices et auteurs et 14 textes vous plaçant en divers points d'un multivers composé d'univers parallèles dans lesquels l'Histoire ne se déroule pas exactement de la même manière que dans le nôtre.

Si de plus vous avez eu la chance ou l'opportunité de lire également les *Galaxies* numéros 75 bis et ter, vous aurez découvert 30 autres autrices et auteurs de 30 autres uchronies qui, à leur tour, élargissent les frontières de l'Histoire et de l'imagination.

Alors pourquoi un projet Uchronies IV ? Parce que nous n'arrivons pas à nous satisfaire des uchronies déjà lues ? Point du tout ! C'est justement notre satisfaction qui nous donne envie d'en découvrir d'autres. Dans les 154 textes qui nous sont parvenus, ils étaient bien plus que les 14 premiers et même que les 44 qui au total ont été publiés à travers les trois volumes cités à mériter de l'être. Alors, nous avons décidé de vous offrir encore, au fil des suppléments numériques, de nouveaux textes, de nouveaux auteurs, de nouvelles périodes.

Vous avez découvert les douze premiers de ces textes dans les suppléments numériques des n^{os} 78, 79, 80 et 81. Voici les trois suivants, et derniers du projet. L'édition d'un nouvel opus : Uchronies IV, sur papier, suivra avant l'été... Ces textes ne sont pas classés par notes, mais ce sont ceux dont les auteurs ont accepté le moins vite le principe du projet... Ces nouvelles-ci nous envoient dans un 1948 parallèle, un empire russe pas si différent, et une autre conquête de la Lune. Bonne lecture !

Pierre Gévart

La République immortelle

Marine Gaulin

Et si, en 1848, après l'abolition de la Monarchie de Juillet, la deuxième république proclamée par Alphonse de Lamartine et le gouvernement provisoire qu'il met en place avaient réussi à mener à bien sa révolution sociale ? Cent ans après, qu'en serait-il resté ? De Lamartine à Maurice Thorez, Marine Gaulin nous conte ici une autre Histoire de France...

Paris, 22 juin 1948

Millie,

Ne repose pas cette lettre, s'il te plaît. Je me doute que tu es au courant pour moi. La nouvelle te sera parvenue avant mon courrier et, au moment où tu lis ces lignes, tu penses que je suis un meurtrier. C'est normal. Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te causer d'ennuis. Les flics ici et les gars de Washington ne connaissent pas ton existence et puis, comme ça fait un bout de temps qu'on ne s'est pas vus, toi et moi... Ce n'est pas un reproche, Millie. Tu as ta vie, Graham, les enfants... Enfin, je ne vais pas te déranger longtemps, promis. Laisse-moi seulement le temps de t'expliquer. J'ai besoin que tu comprennes. Les autres, je m'en cogne pas mal, mais toi ! Je ne veux pas que tu te dises que cette histoire n'est qu'un fiasco de plus sur la route de mes échecs. Pas cette fois ! Alors, Millie, laisse-moi te raconter ce qui s'est réellement passé en République Citoyenne de France.

Tu as dû entendre à la radio que le gouvernement m'avait choisi pour couvrir le centenaire de la RCF. Drôle d'idée, hein ? J'ai été le premier surpris. Je n'avais même pas participé à leur petite loterie. Ils ont quand même dit que j'avais été tiré au sort. Je ne savais pas, à l'époque, comment ils avaient eu mon nom. Des gars en costard ont déboulé un matin au journal pour m'annoncer officiellement ma « victoire ». Je leur ai dit que je ne voulais pas, que ce n'était pas mon truc la politique. Ils s'en foutaient. Ils prétendaient que c'était bon pour les relations diplomatiques, que la RCF verrait d'un bon œil que l'Amérique lui envoie un type normal. Une histoire d'égalité des chances. Si je te résume, ils cherchaient un minable, alors, ils sont venus cogner à ma porte. Je croyais que c'était au cas où ça partirait en eau de boudin sur place : ils avaient besoin d'un péquenaud qu'ils pourraient

sacrifier sans trop d'états d'âme et ça m'a sacrément foutu la trouille. Je n'étais pas taillé pour ça ! Moi, j'écris sur les faits-divers de notre patelin, les Peggy Sue qui déchargent leur chevroline sur des John Doe pour de sordides histoires de fesses ! Alors la RCF ! Le Socialisme Total ! Enfin, j'ai dû fermer le journal et partir à Washington. C'est là qu'ils m'ont « préparé ». Une vaste blague ! Quand ils m'ont jeté dans le bateau en direction du Havre, j'avais le crâne farci de leurs conneries de propagande. J'ai appris la vraie histoire sur place. Tu veux un scoop ? Tu te souviens du vieux M. Martin, l'instituteur ? Quand il avait un coup dans le nez, il nous racontait des anecdotes sur les événements de 48. On aimait bien, toi et moi, on avait l'impression d'être dans la confidence de l'Histoire. Bah ce qu'il disait sur Lamartine, ce n'est rien que des conneries. En vrai, le gars, il n'a jamais eu de maladie honteuse, pas de crise de folie, rien. Juste une bonne vieille prise de conscience. Hé ouais ! Ça laisse songeur. Enfin, je ne suis pas là pour te faire un cours !

Deux jours avant mon départ, un petit fonctionnaire aux cheveux crasseux m'a convoqué. Il avait une mission pour moi, commanditée par là-haut. Je devais refourguer une lettre à un contact sur place. Adèle. J'ai râlé, je ne voulais pas tremper dans leurs magouilles de cols blancs. J'ai essayé de faire le fier, mais je peux t'assurer que je n'en menais pas large avec tout ce qu'on nous raconte. Merde ! La RCF, Millie ! Je flippais pour ma sécurité : je ne suis pas un espion ou un truc dans le genre. Le fonctionnaire s'en cognait pas mal. Il m'a assuré que tout irait bien, que je devais simplement remettre cette foutue lettre à Adèle. Bien entendu, pas le droit de l'ouvrir, pas le droit de me barrer dans la nature avec, parce qu'ils me retrouveraient et... je te laisse imaginer les menaces vagues et les pressions crasses. J'ai finalement obéi, comme un con. Pouvais-je faire autrement ? Je voyais bien que ce n'était pas net tout ça, que ça finirait par me retomber sur le coin du nez mais « ordre de Washington ». J'étais ferré depuis le début, je n'avais plus qu'à suivre gentiment le destin qu'ils avaient tracé pour moi, en espérant qu'ils m'aient réservé une fin honnête.

Mon bateau a accosté au Havre au début du printemps. La plupart de mes collègues étrangers étaient déjà à Paris, à se documenter et pondre des articles pour satisfaire la curiosité des gars de chez eux. Moi, j'y allais à reculons, à cause de la lettre. Je me demandais comment j'allais débusquer leur contact. Je n'ai pas eu longtemps à chercher ; Adèle m'attendait à la gare Blanqui. Elle faisait la gueule parce que mon train avait du retard et que personne n'avait jugé utile de la prévenir : deux heures qu'elle se gelait les miches sur le quai ! Je l'ai trouvée jolie quand même.

Avant de poursuivre, il faut que tu saches, Millie, que, Adèle, je ne l'ai pas aimée comme toi. C'est une fille comme ça. Je crois qu'à un moment, on a été un peu heureux tous les deux, mais ça n'a pas duré. Je ne sais pas trop ce que diront les journaux sur ma relation avec elle, il ne faut pas les croire ! Pour être honnête, ce n'est pas mon genre de nana : trop hautaine et qui aurait sacrément besoin d'un psy. Ses histoires de famille, ça lui est monté au ciboulot. Adèle est une Bonaparte par sa mère et, dans la famille de son père, ils appartenaient au monde de la finance. Ils ont des banques chez nous et dans des pays d'Europe libéraux... ils ont surtout la rage parce qu'ils ne peuvent pas toucher au pactole ! Enfin, Adèle a réussi à se dégoter un petit poste aux affaires étrangères. Comme elle est douée pour organiser des événements, ils lui ont confié la responsabilité de l'accueil des journalistes étrangers. C'est vrai qu'elle a fait du bon boulot, on a été bien reçus.

Elle m'a accompagné à l'hôtel où résidaient les autres journalistes, une belle bâtisse dans le premier arrondissement de la ville. Pas mal d'anciens aristos vivent dans ce coin, ça ne se voit pas au premier coup d'œil, la vie est simple pour tous ici, mais on les reconnaît grâce au « bijou de 49 ». En gros, Millie, en 49, quand il y a eu le partage des richesses, les gars, en plus de leur part calculée équitablement, ont eu le droit de conserver un bijou de famille cher à leurs yeux. C'était une faveur du Président Ouvrier et eux, ils s'en servent maintenant pour cracher à la gueule des citoyens. Adèle porte un de ces bijoux. La première fois que je l'ai vue, je ne connaissais pas encore cette coutume, c'est pour ça que je ne lui ai pas remis immédiatement la lettre. Et si je me trompais d'Adèle ? C'était délicat. J'ai choisi d'attendre qu'elle s'ouvre à moi. Ça lui a pris deux jours et une crise de jalousie.

Entre-temps, j'avais rencontré Pilar. À l'heure actuelle, c'est sans doute ma seule amie. Si cette lettre te parvient, ce sera grâce à elle. On s'est rencontrés mon premier soir à Paris. Je n'arrivais pas à dormir ; malgré la fatigue du voyage, mes pensées me rendaient dingue ! Je voulais me vider la tête et je suis descendu pour voir s'il n'y avait pas moyen de boire quelque chose au bar de l'hôtel. Le barman était parti depuis longtemps, je suis resté comme un con à me demander si je pouvais ouvrir un truc. Pilar m'a interpellé, son fauteuil me tournait le dos, je n'avais pas remarqué sa présence. Elle m'a demandé, dans un français impeccable, si je voulais la même gnôle qu'elle. J'ai cru à une connerie. Elle s'est levée avec son verre, s'est approchée du comptoir et a commencé à déboucher des tas de bouteilles dont elle a mélangé le contenu avec assurance. Je ne savais pas si on avait le droit, ça n'a pas eu l'air de la déranger. La mixture qu'elle m'a tendue n'était pas

mauvaise, elle s'en est resservi, et puis on s'est présentés en picolant. Elle, elle est super célèbre dans son pays. C'est la nana qui te démonte tous les complots. (Tu imagines que lorsqu'elle m'a révélé ça, je me suis senti mal avec mes histoires de lettre.) L'Espagne l'a envoyée parce qu'ils veulent tenter le tournant du Socialisme Total et qu'elle est déjà acquise à la cause. Elle était fière de me le dire. En revanche, elle n'a pas compris pourquoi l'Amérique m'avait choisi. Je lui ai bafouillé que c'était un tirage au sort, qu'ils voulaient un système de choix démocratique pour faire plaisir à la RCF. Pilar a éclaté de rire : les tirages au sort, c'est jamais le sort qui choisit. Je ne pouvais pas lui avouer qu'elle avait raison. Elle a tenté de me cuisiner, je n'ai rien lâché. J'ai même gardé pour moi les championnats... Une sorte d'instinct, sans doute. J'ignorais encore où j'avais mis les pieds et à qui je pouvais faire confiance. Ouais, un mauvais instinct... Si j'avais ouvert ma gueule, ce soir-là, je ne serais peut-être pas en train de t'écrire. Pilar est plus finaude que moi, elle aurait fait le lien. À la place, comme elle continuait à chercher les failles, je lui ai balancé où je cachais mon journal. Ça aussi, ça l'a fait rire, c'était une planque de débutant. On a causé toute la nuit, elle et moi. On a fini par se raconter nos vies. Je lui ai parlé de toi. Quand je me suis tu, Pilar m'a traité de con et a détaché une sorte de médaillon de son cou. Il y avait un portrait à l'intérieur. Elle me l'a tendu en prononçant un nom espagnol, a souri et a pudiquement ajouté, devant mon regard interrogateur, « Ma Millie ». C'est comme ça qu'on est devenus amis. On a fini par s'endormir dans nos fauteuils et le lendemain, Pilar s'était réveillée avant moi et m'avait laissé seul au bar. C'est Adèle qui m'a secoué. Elle était contrariée à cause des bouteilles, mais elle a eu la délicatesse de n'en rien dire.

Adèle a fureté autour de moi toute la journée, je la sentais m'épier. Il n'y avait plus de doutes, ça devait être elle. J'en ai eu la confirmation le lendemain soir. Je revenais d'une balade avec Pilar, on avait traîné dans les cafés jusqu'à la fermeture. Adèle avait réussi à s'introduire dans ma chambre, elle m'attendait le regard mauvais et la tronche de travers. Sur un ton très bas, avant même que j'aie pu protester de sa présence, elle m'a demandé pourquoi je fréquentais la journaliste espagnole, que c'était une saleté socialiste. Je lui ai signalé que ses propos n'étaient pas courtois. Ça ne l'a pas détendue, elle m'a lâché sèchement que je ferais mieux de me concentrer sur ma mission. Je suis allé lui chercher sa lettre et je la lui ai tendue : mission finie ! Adèle s'est jetée dessus comme un petit chiot aux abois, elle a déchiré l'enveloppe toutes griffes dehors et a commencé à lire, sans se soucier de moi. Je l'ai observée devenir fébrile au fur et à mesure de sa lecture. Au bout d'un moment, elle m'a regardé, les yeux écarquillés, pleins d'espoir (ce regard-là, je ne

m'y attendais pas) et m'a demandé en brandissant la lettre si c'était vrai, si j'avais vraiment gagné trois fois de suite le championnat américain de tir sportif. Ça m'a fait un de ces coups ! Bien sûr ! C'est comme ça qu'ils avaient eu mon nom au gouvernement. Je peux te dire que n'ai pas aimé du tout : on n'envoie pas un tireur d'exception (je me suis rouillé un peu avec le temps, mais tu comprends le principe) à l'étranger sans une idée derrière la tête. Et moi... je n'étais pas leur homme... Non, Millie, je ne veux pas être leur homme. À Washington, ils m'avaient simplement demandé de remettre une lettre. Chose faite ! Tout ça devait s'achever ! J'ai acquiescé froidement et invité Adèle à sortir. Au moment où elle allait ouvrir la porte, je lui ai tout de même demandé pourquoi Washington avait fait tant de mystères avec cette lettre, si elle ne contenait que de vagues recommandations. Le visage d'Adèle s'est illuminé d'un splendide sourire et ses petites lèvres rosées m'ont soufflé, en une moue terriblement attirante, que cette lettre, c'était son salut ! Ce visage, son expression, ils m'ont hanté les jours suivants, c'est pour ça que lorsqu'elle a commencé à me faire du gringue, je n'ai pas résisté. Je le voulais aussi. Adèle a été maline, elle ne m'a plus parlé de cette lettre jusqu'à hier soir. Elle a posé ses filets petit à petit et, quand je l'ai compris, il était trop tard.

Les premières semaines passées avec Adèle étaient grisantes, elle avait l'art de transformer cette relation banale en une aventure pittoresque. Je me croyais dans un bouquin, à fricoter avec la fille du prince déchu pendant que dehors retentissaient les échos de fêtes populaires. Bien sûr, je n'étais pas naïf au point de croire qu'elle s'était entichée de moi. À vrai dire, je ne croyais rien, je profitais... Oui, je ne peux pas dire le contraire, Millie, on a eu de bons moments, elle et moi. Après la bagatelle, surtout, c'est là qu'elle causait. À voix basse, allongée comme une Romaine sur mon lit de facture rustique, elle me racontait les misères de sa famille. Je ne la déteste pas, tu sais, Millie. Malgré tout ce qui s'est passé, je ne la déteste pas. Elle est du mauvais côté de la République. Je ne dis pas que j'accepte, ça non ! Plus maintenant ! Mais ça n'a pas dû être facile pour elle.

Les choses se sont dégradées à partir du moment où Adèle a voulu me contraindre à adhérer à sa cause de façon plus active. Un soir, elle m'a demandé de l'accompagner à une petite sauterie organisée par des amis à elle. Elle voulait absolument que je rencontre les gars de son parti politique, que je sois en mesure de témoigner de leur sort quand je rentrerai au pays. J'ai refusé, c'était une mauvaise idée, leur bordel ne me concernait pas. Elle n'était pas d'accord et s'est mise à pleurer doucement, me chuchotant combien je la décevais, maudissant les artifices de la journaliste espagnole qui m'aveuglaient sur la réalité. J'ai

fini par accepter pour qu'elle la ferme. Nous nous y sommes rendus quelques jours après : un moment plutôt étrange, hors du temps. Leur gueuleton avait lieu dans un ancien hôtel particulier. Il en reste quelques-uns à Paris qui n'ont pas été réquisitionnés. Adèle m'a expliqué comment ils s'y prenaient pour se les réapproprier. C'est tordu et je n'ai pas tout compris. En gros, ils jouent avec les lois et comme le préfet de Police est de la partie, il couvre ça. Il était justement là, le préfet : un type assez grand, une moustache fournie à l'ancienne et rouflaquettes de sortie ! Il semblait s'être évadé d'un vieux bouquin d'histoire. Il m'a serré la main d'un air entendu et a commencé à me parler de nos intérêts communs. Je n'ai pas osé lui dire que je ne voulais pas être mêlé à leurs conneries, je me suis contenté de sourire poliment, espérant qu'il finirait par noter mon désintéret pour « la cause ». Peine perdue ! Il ne m'a pas lâché la grappe de toute la soirée ! Il m'a traîné de convive en convive, pour me présenter comme « l'allié venu d'Amérique » ! J'ai essayé de minimiser ses propos, ils ont pris ça pour de l'humilité... Au bout d'un moment, j'ai cessé de me défendre : qu'est-ce que tu veux faire contre des gens convaincus ? J'ai bu avec eux, j'ai écouté leurs arguments, je me suis même retrouvé à chanter des hymnes royalistes ! Ouais... Je ne suis pas bien fier de moi. Je crois que j'ai fini par penser que c'étaient de braves types... des gens de bien, comme ils s'appellent eux-mêmes. Comment m'en vouloir, Millie ? Tout le monde n'est pas un salaud tout le temps : leur petite fête avait de la gueule, ils se montraient amicaux et savaient appuyer sur les failles du Socialisme Total. Les mêmes conneries qu'on dit chez nous, les mêmes vérités aussi. En sortant de là, je ne savais plus et Adèle était si belle, si heureuse. Peut-être ai-je pensé que ça pourrait être une chouette vie à me vautrer dans la soie avec elle, que j'avais trouvé un idéal auquel me raccrocher, une cause, des camarades... Ma vie manque tellement de sens, Millie ! Et je n'ai jamais eu le courage de me battre pour quoi que ce soit, pas même pour toi... Pendant un instant, ces types qui portent tous des noms qui nous survivront, m'ont regardé autrement que comme le minable que je suis devenu et, comme un con, je me suis laissé monter le ciboulot. Ouais, ils m'ont retourné le cerveau !

Le lendemain, Pilar a remarqué que je n'étais plus vraiment moi-même, elle me trouvait préoccupé, plus bougon que d'habitude. C'est vrai, je me suis comporté comme un salopard ce jour-là : je ne la loupais pas, elle ne pouvait pas en placer une sur la RCF sans que je souffle, grogne ou ressorte une connerie entendue la veille. Au bout d'un moment, elle en a eu ras le bol et m'a demandé quelle mouche m'avait piqué. Je lui ai avoué à demi-mot pour Adèle et la sauterie de la veille. Je peux te dire qu'elle m'a sacrément remis les idées en place ! Elle

XXXVIII

voulait que je me méfie ; Adèle, c'est tous de la graine de traîtres dans sa famille, des grippe-sous prêts à tout pour récupérer leur pactole. Je t'en ai vaguement parlé plus haut. La famille d'Adèle détenait des comptes à l'étranger, avant les événements de 48, et avec le partage, ils n'y ont plus eu accès. Personne en vérité, l'argent dort dans des banques, sous les regards avides des états qui les hébergent, couvés par la frustration de leurs propriétaires. Le peuple français, lui, il dit que l'argent devrait lui revenir parce que c'est le fruit de son exploitation. Un sacré merdier cette histoire ! Tout le monde lorgne le pactole et en parler cristallise les tensions. Selon la rumeur, le président Thorez devrait statuer sur la question avant la fin de son mandat. C'était l'une de ses promesses de campagne. Enfin, le frère d'Adèle, il y a quelques années, a monté une magouille pour siphonner un de ces comptes... Il a fini sur la guillotine... Avec tout ce que les gars m'avaient raconté la veille, j'étais obligé de l'ouvrir, de demander à Pilar si elle ne pensait pas que la RCF flirtait un peu trop avec la dictature.

Nous étions installés à la terrasse d'un café, le temps était doux et, depuis notre arrivée, Pilar griffonnait quelque chose sur une feuille arrachée à son calepin. C'était un portrait, elle l'a posé pour me répondre. J'avais le palpitant en vrac, il me fallait des explications claires et définitives. Merde, à la fin ! On en entend de toutes parts sur la RCF ! Depuis le début, tout le monde me balade : Washington, Adèle, ses amis ! Pilar transpire peut-être le Socialisme Total, je sais que c'est une fille honnête : quand ça déconne, elle le dit !

« Et nous ? m'a-t-elle répondu. Combien de temps avons-nous passé sous la dictature de tes gens de bien ? À supporter leurs caprices ? Ils ne nous ont fait aucun cadeau, ils n'en méritent aucun. C'est de la canaille, Carl, de la vraie canaille ! Rappelle-moi qui crevait dans les rues en 29 ! Qui y crève toujours ? Tout système qui met en avant une élite, au détriment d'autres individus, est une abomination ! Ici, nous sommes tous égaux : toi, moi, ton Adèle et même ta Millie ! Est-ce que tu crois qu'ici ça aurait été si compliqué que vous soyez ensemble ? »

Elle a laissé sa voix traîner, j'ai compris qu'elle ne parlait pas que de moi. J'ai baissé les yeux, elle avait raison. Ouais, Millie, ici, on aurait pu être tous les deux, ça n'aurait dérangé personne. Tous des frères dans le giron de la République immortelle ! Ça m'a fichu un coup ! J'ai compris pour la première fois que, toute ma vie, j'avais adhéré à des idées élaborées pour me nuire. Je me suis effondré contre le dossier de ma chaise pour observer les nuages, j'avais envie de chialer, je ne voulais pas que Pilar le remarque. Elle a respecté mon silence avant de reprendre, d'une voix très douce :

« Carl, on a une chance inouïe que ce gouvernement existe. C'est vrai, il y a des points d'ombre, c'est le propre des créations humaines. Mais quelles étaient les chances ? Qui aurait pu prévoir qu'en rêvant de se faire tuer devant les barricades, Lamartine serait ému par les ouvriers abaissant leurs fusils devant lui ? Qu'il comprendrait que l'avenir, c'était ces hommes de rien qui lui tendaient les bras, quand ses pairs, eux, ne lui avaient tendu que des traquenards ? Il s'en est fallu de si peu : rien qu'un poète égaré dans la tourmente de son époque. Et voilà qu'il rallie les paysans aux ouvriers, qu'il brise des siècles de soumission servile et mène le peuple à la tête du pays ! Non content de ses exploits, il pousse la vertu jusqu'à s'effacer, après la victoire, devant le Président Ouvrier, ouvrant la voie, des décennies plus tard, au Socialisme Total ! La révélation de Lamartine, Carl, c'est l'Histoire qui reprend ses droits ! C'est l'ordre naturel des choses rétabli : les peuples sont faits pour vivre libres et heureux. Alors, oui, si certains s'y opposent, ils méritent la guillotine. »

Je ne l'ai pas interrompue. Son esprit avait, depuis longtemps déjà, écrit sa petite épopée de la République immortelle et elle m'en servait la primeur. Ça m'a embarqué. J'ai pris la décision de rompre avec Adèle. Fini les conneries ! Fini les histoires avec ses amis bizarres ! ... De belles résolutions que j'ai été incapable de tenir. Comme à mon habitude, j'ai laissé traîner, ma lâcheté m'a rattrapé. Je n'arrivais pas à confronter Adèle, à lui dire que c'était fini. Est-ce que si, ce jour-là, j'avais réussi à la larguer, mon avenir aurait été différent ? Je n'en suis même pas certain.

Le piège s'est refermé sur moi quelques jours avant la cérémonie du centenaire. Un soir, Adèle a débarqué dans ma chambre en pleurs. Elle s'est jetée dans mes bras, tout échevelée. Elle n'arrivait pas à parler à cause des sanglots, son maquillage avait coulé, ça lui faisait une tronche de souillon. Entre les hoquets, elle est parvenue à m'expliquer qu'une note de service avait fuité, que Thorez allait annoncer, dans son discours commémoratif, la confiscation des comptes étrangers. Je n'ai pas voulu la croire, Pilar, qui est bien informée, n'avait pas eu l'air de dire que cette décision était imminente. Adèle m'a assuré de ses sources. Elle se tordait les mains, se lamentait sur son sort misérable, le sacrifice inutile de son frère. À demi-voix, en chuchotements tragiques, elle me prédisait qu'après une telle ignominie, Thorez finirait le boulot de 91. J'ai essayé de la calmer, on ne parlait que d'argent, un argent qui ne devrait pas tellement lui manquer puisqu'elle n'en avait jamais profité. Adèle a relevé le menton, le regard revêche. Elle m'a servi une tirade sur ses droits, sa liberté et la grandeur disparue de la France. Elle a tout mélangé en une bouillie assez dégueulasse pour qui

n'est pas né avec une cuillère en argent dans la bouche. J'allais lui répondre un truc pour la raisonner quand elle s'est plantée devant moi, droite comme un i. Elle a retrouvé toute sa superbe pour m'annoncer que la seule solution était d'assassiner Thorez avant le discours. Une folie ! J'ai tenté de lui expliquer qu'on ne pouvait pas, qu'on n'assassinait pas un président comme ça ! Elle refusait de m'écouter, m'exposait son plan, insistait sur la motivation des « troupes », galvanisées par l'aide que leur apportait mon pays. Je te promets Millie, j'ai tout fait pour éclaircir la situation. Moi, je n'étais qu'un pauvre type, c'était loin les championnats et s'ils avaient voulu assassiner Thorez, ils auraient envoyé un militaire, un espion, n'importe qui mais pas moi. Adèle a ri, j'étais trop naïf. J'étais parfait pour ma mission, j'étais son héros, le sauveur des honnêtes gens. Elle n'a pas voulu en démordre. En désespoir de cause, je lui ai hurlé que je ne voulais pas ! J'ai repris plus bas que je ne le buterai pas et qu'elle devait se sortir ces idées de la tête. Je lui ai proposé à la place de venir en Amérique avec moi, de dire qu'on était amoureux et qu'on allait se marier, sauf qu'on ne le ferait pas, elle serait libre de mener sa vie de son côté, comme elle le désirerait. Elle s'est reculée, m'a toisé de ses grands yeux clairs avant de me sortir des conneries sur l'honneur et le courage. Je n'en pouvais plus, elle m'épuisait, c'était de la folie, Millie ! Une putain de folie ! Je lui ai crié qu'elle était cinglée, que j'en avais ma claque ! Adèle est aussi sortie de ses gonds, elle m'a répondu que je n'étais qu'un lâche, un sale minable et que je serai bien obligé. Je l'ai chopée par le bras et je l'ai foutue dehors. Notre dispute avait ameuté du monde dans l'hôtel, ça nous regardait de tous côtés. Je crois que les autres ont cru à une querelle d'amoureux.

Pilar a attendu qu'Adèle se barre pour venir me demander ce qui se passait. J'avais envie de tout lui balancer, je lui ai simplement demandé à voix basse, si elle se souvenait de l'endroit où je planquais mon journal. Je ne pouvais pas l'impliquer davantage... Merde ! Millie ! On parle d'assassinat politique ! C'est quoi, la sentence pour ça ? Pilar n'est pas conne, elle a compris que quelque chose se tramait, je l'ai vu dans son regard. C'était mauvais pour elle de traîner avec moi. Comme les autres me regardaient toujours, j'ai hurlé sur elle aussi. Je lui ai dit qu'elle me cassait les noix, que j'en avais ras le bol des bonnes femmes et que je voulais rester seul. J'avais lu ça dans un livre, je me suis dit que c'était une bonne idée pour la tenir éloignée, le temps que ça se tasse. C'est la dernière fois que je lui ai parlé. Pilar m'a observé, puis a légèrement incliné la tête et m'a sifflé qu'elle s'en souviendrait avant de se tirer.

J'ai très peu dormi cette nuit-là, je ne savais plus, j'étais à bout, tout était en train de me filer entre les mains et c'était quoi, la solution ?

Le lendemain, Adèle s'est repointée, elle voulait qu'on parle à l'écart. J'avais résolu la veille de ne pas la balancer, de révéler en partie l'affaire à Pilar après le centenaire pour qu'elle s'assure de la sécurité de Thorez et de rentrer à la maison. Je l'ai suivie, je pensais la rassurer, à présent qu'elle s'était calmée, et lui faire comprendre qu'elle devait abandonner. Je n'ai pas eu le temps de l'ouvrir qu'elle m'a foutu sous le nez ma fameuse putain de lettre, une copie, plus précisément. Elle m'a demandé de la lire... La lettre... les gars de chez nous, ils disaient des horreurs sur moi ! Tout me désignait comme un coupable, un fou dangereux prêt à décharger de la gâchette sur le premier socialo du coin. Je n'ai pas pu m'empêcher de chialer, j'étais ferré : que je le bute ou pas le Thorez, c'était foutu pour moi ! Depuis le début, je n'avais été qu'un petit rouge qui maintenant s'apprêtait à sauter pour le bien de nantis incapables de se sortir leurs lingots de la tête ! Pour du putain d'oseille, Millie ! Pour que ça s'enrichisse plus grassement chez nous comme ici, ils n'ont pas hésité à me broyer. Adèle m'a dit que si je le faisais, ses amis m'aideraient, le préfet interviendrait, il y aurait une solution pour moi, qu'il valait mieux que j'achève la cible et qu'on en finisse avec cette aberration de RCF. Je n'avais même pas envie de lui répondre, je voulais crever sur place, je voulais partir, courir quelque part, fuir tout ça ! Elle m'a donné une petite tape sur l'épaule en me disant qu'elle m'apporterait l'arme et du courage le lendemain soir, qu'on passerait cette soirée ensemble, qu'elle serait là pour moi et que j'allais devenir le sauveur de la France. C'était hier.

Millie, il faut bien que tu comprennes que si je bute Thorez, il va y avoir un sacré grabuge ici. Ça déstabilisera le pays et, avec la façon dont les aristos du coin sont déterminés, je ne sais pas si la République y survivra. Je ne veux pas que ça se produise, je veux que ce régime continue d'exister, que tu puisses y trouver refuge, que tes gosses vivent avec l'espoir qu'il y a un endroit dans le monde où leur couleur ne compte pas, où leur classe sociale ne compte pas et que vous y viviez heureux... même avec Graham. Je veux ça pour toi, Millie, et pour ceux que tu aimes alors, je vais tuer Adèle.

Je sais... Je sais... et je mérite d'en payer le prix. Avec la place qu'elle occupe, il y aura une enquête sérieuse, ça ralentira le plan de ses amis et, dans l'ombre du Préfet, il se trouvera bien un honnête flic pour faire son boulot convenablement, pour comprendre que ce n'est pas une sordide histoire de coucherie. Pilar aidera. Quand Adèle me tendra l'arme, demain matin, je la retournerai contre elle, elle n'aura pas le temps de comprendre, je tirerai juste, elle ne souffrira pas. Le bruit ameutera du monde, ils appelleront les flics et je me laisserai faire. Le temps qu'ils arrivent, Pilar aura récupéré mon journal, j'y ai tout

consigné depuis mon arrivée à Paris, et elle s'occupera de cette affaire. Elle me l'a dit, le complot, c'est sa vie et elle démontera celui-ci. Elle trouvera aussi cette lettre.

Millie... ça me fend le cœur, mais je dois te laisser... Adèle ne va pas tarder à débarquer et il ne faut pas qu'elle voie tout ça. Est-ce que tu veux bien faire un truc pour moi ? Je voudrais, quand tu iras fleurir la tombe de ta mère, je voudrais que tu lui dises qu'elle a bien fait de me cueillir dans la rue, quand j'étais môme, qu'elle non plus, elle ne doit pas écouter les ragots des vivants : je n'ai pas mal tourné, et j'ai peut-être même empêché une guerre civile... Elle va gueuler pour Adèle, hein ? Dans sa petite tombe du cimetière du bas, elle va sacrément râler, tellement que les bourgeois en trembleront dans leur lit ! Elle n'en aura rien à foutre que j'aie changé le cours de l'Histoire. Elle, tout ce qu'elle retiendra, c'est que j'ai buté Adèle et qu'elle ne m'a pas élevé à maltraiter les dames, même les pimbêches dans son genre... Bah, elle aura raison. Peut-être qu'au paradis, elles s'allieront toutes les deux pour me pourrir mon enfer. Ce serait amusant... Enfin, dis-lui juste combien je l'aime.

Sois heureuse, Millie.

Carl.

© Marine Gaulin 2023

Originnaire de la région parisienne et lilloise d'adoption, Marine GAULIN a enseigné le français pendant presque 10 ans avant de se lancer dans l'aventure de l'écriture. Sa première nouvelle paraît en 2021. La même année, elle démissionne de la fonction publique et devient rédactrice indépendante. Elle passe à présent ses journées à faire ce qu'elle préfère : écrire.



L'empire du moine noir

Marcin Kurdyka

À la fin de l'année 1916, l'empire russe subit une crise politique de grande ampleur. Il essuie de nombreuses défaites militaires tandis que la famille impériale est discréditée, notamment pour son lien avec Raspoutine, le moine est assassiné en décembre. Mais imaginons que Raspoutine ait survécu... L'Uchronie de Marcin Kurdyka change la face du monde.

— Sa Majesté Impériale, par la grâce de Dieu le tsar Grigori premier du nom, empereur de toutes les Russies, de Moscou, Kiev et Novgorod, grand-duc de Finlande et roi de Pologne, et autres, et autres.

Enfin, je le distinguais. Celui qu'on appelait auparavant Raspoutine, le *starets*, le moine noir. De la pénombre où je me trouvais, je vis émerger sa silhouette sombre, assise sur un simple fauteuil de bois. Même dans cette position, il paraissait immense, mais peut-être n'était-ce qu'une illusion, accentuée par le fait que ses plus ferventes admiratrices, ses amazones, se trouvaient autour de lui. Sa barbe broussailleuse contrastait avec ses cheveux soigneusement peignés. Un détail me frappa : qu'il était laid ! Personne ne le mentionnait pourtant, dans les journaux.

Mais – ô, mon Dieu – ce n'était rien en comparaison du regard qu'il avait posé sur moi dès mon entrée dans la salle. Je frissonnai. Sa réputation n'était pas usurpée. J'eus toutefois le courage de m'avancer et de baiser sa main, avant de reculer et de le saluer.

— Votre Majesté, en tant que délégué de la République française, je vous salue au nom de mon gouvernement, et du Président du Conseil, Monsieur Georges Clemenceau.

— Bienvenue à nos très chers alliés français, me répondit-il avec un salut de la main.

J'inclinai la tête en signe de respect.

— M. Georges Clemenceau vous adresse ses félicitations pour vos éclatantes victoires, à Cracovie et à Poznan. Nous avons été impressionnés par votre démonstration de puissance.

— J'apprécie vos paroles, cher ami. Mais remerciez plutôt le peuple russe. C'est lui qui combat, pas moi. Mon combat est ailleurs.

Ma tête s'inclina de nouveau, d'un geste entendu. Cette remarque ne m'étonnait guère : on m'avait préparé à ce type de répartie. Il fallait pourtant en finir avec les salutations et les formules convenues.

— Votre Majesté, je porte un message du gouvernement français. La guerre ne devrait être bientôt qu'un mauvais souvenir. Le Reich allemand est à genoux, les Habsbourg ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Les Ottomans n'ont jamais été un ennemi à votre mesure : ils n'ont pu être au mieux qu'une lointaine nuisance. Vous avez amplement dépassé les frontières de 1914, ce qui est tout à votre mérite. Toutefois... si vous me permettez de parler avec plus de franchise ?

La barbe du tsar frémit : il me fit signe de continuer.

— Je vous remercie. Nous avons gagné, Votre Majesté. Nos ennemis ne peuvent plus rien pour enrayer notre avance. Mon gouvernement pense qu'il est temps d'engager les pourparlers avec les Empires centraux. S'il s'avérait qu'une des Puissances prenne trop de poids, ce serait fâcheux pour l'avenir. Cela pourrait même provoquer une nouvelle guerre.

Le tsar sourit et se leva. Il regarda par une des fenêtres, les mains croisées dans le dos, puis s'adressa de nouveau à moi :

— Ah oui, l'équilibre des Puissances. Je ne vous savais pas aussi à cheval sur ce point. Il me semble qu'il s'agit plutôt d'une obsession de notre allié britannique, n'est-ce pas ?

Sans me laisser le temps de répondre, il reprit :

— Dites-moi, cher ami, croyez-vous en Dieu ?

On me demandait rarement de parler de moi, même si, après une vingtaine d'années d'expérience, j'avais appris à reconnaître les pièges. Je fis le choix de l'honnêteté.

— Non, Votre Majesté.

— Et votre Georges Clemenceau, croit-il en Dieu ?

— Je... Je ne le pense pas, Votre Majesté.

— Alors, je ne peux rien pour vous. Vous êtes venu parce que votre gouvernement vous l'a ordonné, n'est-ce pas, M. Bonnefoy ? Peut-être voyez-vous la justesse de leur requête auprès de moi ?

— On peut voir les choses ainsi, Votre Majesté.

— Nous sommes en tous points semblables, dans ce cas. Seulement, je ne peux arrêter les événements en cours. Je ne suis que l'instrument d'une cause qui me surpasse. Qu'il ait fallu une guerre pour en arriver là, je le regrette, mais parfois les choses se passent ainsi. L'Europe est en danger mortel, Monsieur Bonnefoy : il faut la sauver. La guerre n'est qu'un prélude.

Je le fixai. La sueur me collait la chemise dans le dos.

— Que voulez-vous dire, Votre Majesté ?

— Vous direz à votre gouvernement que je ne peux accéder à sa proposition. Ma tâche n'est pas finie. Vous pouvez rentrer, cher ami. Je vous laisse libre de discuter avec mes secrétaires.

Je m'inclinai bien bas, murmurant quelques formules protocolaires finales. Le *starets* se détourna et se mit à prier.

De retour à l'hôtel Astoria de Petrograd, je ruminais mon échec, dans l'une de ces chambres luxueuses, mais impersonnelles, qui satisfont la plupart des voyageurs aisés. À vrai dire, le Tigre lui-même m'avait fait part de ses doutes quant à la réussite de mon entreprise.

« Il faut tenter tout ce qui est en notre pouvoir », avait-il pourtant affirmé. La puissance de l'Empire russe l'effrayait dorénavant. D'une situation dramatique à l'automne 1916, la Russie avait su se relever, moins par la mise en place d'une véritable production industrielle que par le courage de ses troupes et de ses officiers. Pour beaucoup, on devait ce miracle à un homme – un saint, diraient certains : Raspoutine, désormais Sa Majesté Impériale Grigori I^{er}.

« Maintenant que j'y pense, j'aurais préféré tous les scénarios, sauf celui-ci. Que cet incapable de Nicolas II eût continué ses offensives stupides, qu'il eût été renversé par un général dissident, même que les socialistes révolutionnaires eussent pris le pouvoir ! » avait éructé Clemenceau, lors de notre entrevue précédant mon départ.

« Tout, mais pas ce moine infâme ! Qu'est-ce que cette Prussienne, Alexandra Féodorovna, a bien pu voir en lui au point de trahir son mari ? Pourquoi ne l'ont-ils pas assassiné, lui ? Les bras m'en tombent ! Le paysan russe moyen est un génie face à une aristocratie d'une telle imbécillité ! »

Je repensais à ces mots tandis que, de ma fenêtre, une agitation inhabituelle régnait dans le jardin Alexandre. Je me résolus à visiter le bar de l'hôtel, dans l'espoir d'y trouver quelque information ou, dans le cas contraire, un compagnon de boisson. J'y trouvai une faune que j'abhorrais habituellement. Un ramassis d'oisifs, de flatteurs, de courtisans, de menteurs éhontés : des diplomates et des journalistes, qui conversaient dans un français ou un russe approximatif. Je vis toutefois l'un des rares que j'estimais, reconnaissable non pas à sa veste en tweed, ni à ses moustaches blondes somme toute banales, mais au fait qu'il buvait du whisky, et non du cognac. Un Anglais, journaliste au *Daily Telegraph*.

J'eus à peine le temps de le saluer qu'une troupe de gardes entrèrent sans sommation dans l'hôtel, tandis que le maître des lieux leur courait après, tentant de protester. Ils le firent taire après avoir montré leurs armes, loin d'être des fleurons de technologie, mais qui pouvaient tout de même sérieusement endommager le cerveau du brave homme. Ils riaient. Pas d'uniforme, aucun véritable signe distinctif : une milice, plus ou moins privée, comme il en fleurissait partout dans la ville. L'un des hommes, qui tentait d'imposer une certaine discipline, prit la parole :

« Par ordre du ministre de l'Intérieur, les journalistes, diplomates et autres agents gouvernementaux doivent quitter la capitale, au plus tard à la fin de la semaine. Nos salutations, messieurs ! » Ils repartirent sans tapage ni violence. C'était le 25 février 1917, un mercredi, le début de mon exode.

Nous nous regardâmes, abasourdis par la nouvelle. Un moment, en un éclair, une pensée me traversa l'esprit : était-ce lié à ma visite, tout à l'heure au Palais Alexandre ? Non, impossible. La décision avait dû être prise bien avant. Nous échangeâmes nos réflexions avec Thomas, mais la fatigue m'empêcha d'en tirer une quelconque logique. La Russie semblait être revenue dans l'autocratie la plus dure, que même Alexandre III n'avait pas osé mettre en place. Je montai dans ma chambre et m'effondrai dans le lit. L'entrevue avec le tsar avait été brève, mais elle m'avait vidé de toute énergie.

Avant même que les premiers rayons du soleil n'éclaircissent ma suite, je fus réveillé par quelqu'un qui toquait à ma porte, ce que je pris d'abord pour les allées et venues d'un voisin trop bruyant, avant d'ouvrir à l'importun. Thomas apparut, en peignoir, la moustache retournée, l'air agité et éveillé.

— Oui ? Le soleil n'est même pas encore levé.

— Albert, me chuchota-t-il, sans toutefois la moindre volonté de discrétion. J'ai demandé à quelques autres, mais il n'y a que des lâches ici. Tu avais raison à propos d'eux. Pour se remplir la panse ou descendre des verres aux frais de l'État, ils se bousculent ! Dès qu'il s'agit de prendre quelques risques, la salle se vide !

— De quoi me parles-tu ? Va te recoucher et laisse-moi dormir.

Sa diction, rapide et emportée, m'avait laissé confus.

— Ce décret m'a l'air faux. Qui étaient ces hommes hier ? De simples miliciens, des soudards de bas étage. On cherche à nous faire peur, peut-être le pouvoir lui-même. Mais il ne peut pas tous nous contrôler.

— Où veux-tu en venir ?

XLVII

— Je connais quelqu'un qui pourra nous héberger. Nous devons en savoir plus. Il en va de l'issue de cette guerre infernale, m'affirma-t-il avec aplomb.

— Écoute, lui dis-je avec un soupir. Ma mission est terminée. Je n'ai plus rien à faire ici.

— Au diable ta mission ! Viens avec moi, nous sortons dans une heure.

Je remis mon peignoir en place et me frota les yeux. Cet ahuri pensait-il vraiment que j'allais le suivre ?

Quelques heures plus tard, je me retrouvais face à une dame à l'apparence aussi coquette que l'appartement au haut plafond dans lequel nous étions invités. Sa jeunesse était encore entretenue par de savants artifices, mais l'âge ne pouvait être éternellement caché. Elle était réellement heureuse de nous voir.

J'appris qu'elle était la femme d'un des hauts cadres de la Banque impériale. Les événements récents ne lui plaisaient guère. Elle et son mari étaient des libéraux : le tournant messianique des élites russes ne leur plaisait guère. Leur mode de vie pouvait s'en trouver menacé, eux qui s'inscrivaient dans une certaine tradition russe de francophilie. L'impérialisme russe ne pouvait conduire qu'au désastre, m'affirmait-elle.

Nous nous installâmes donc chez Julia Karabtchevski, dans cet élégant immeuble de la perspective Nevski, alors que son mari préférait passer son temps entre une maison de campagne et un appartement près de la Banque d'État. J'exploitais le réseau des exilés polonais pour faire parvenir mes missives à Paris ; Thomas réussissait à faire passer ses articles via les navires commerciaux de la Baltique. La décision d'expulser les agents étrangers avait jeté un froid entre les Alliés et la Russie ; toutefois, par nécessité, les hostilités n'avaient pas cessé. Seulement, aucune action coordonnée n'avait lieu désormais. Plus de front unifié, plus d'attaques conjointes, l'ignorance devenait la règle. Parfois, une armée avançait alors que leurs camarades se battaient à quelques kilomètres ; de véritables massacres avaient lieu sans que le public en soit informé avant des semaines.

Mes rapports ne comprenaient rien de décisif : je n'avais pas accès aux plus hauts cercles du pouvoir et ne pouvais que m'appuyer sur la presse russe et les rumeurs. Des informations bien peu fiables en temps de guerre. Thomas s'intéressait plutôt à l'ambiance qui régnait dans la capitale impériale, et ses articles figuraient régulièrement dans les premières pages du *Daily Telegraph*. La police politique, l'Okhrana, nous surveillait, si bien que nos sorties se faisaient le plus rares possible

XLVIII

et, peu à peu, à l'excitation des débuts succéda une profonde solitude. Je commençai à regretter mon choix, avec ce sentiment d'inutilité qui apparaît quand on ne côtoie plus guère ses congénères. Heureusement, Julia nous distrayait par sa conversation et ses nouvelles de la haute société pétersbourgeoise. Mais elle aussi se mit à espacer ses visites : les soirées mondaines l'accaparaient de plus en plus, car elle eut bientôt accès à des proches du tsar directs.

Un beau jour de mai, Thomas m'apprit la nouvelle, brandissant le journal *Rouskoïe Slovo* à la main. Sur la première page, une photo de Guillaume II avec ces mots terribles : « Le Kaiser s'est suicidé ». Les troupes russes avaient passé l'Oder et le général Broussilov avait opéré une percée victorieuse vers Munich. L'empereur allemand avait sombré dans le désespoir, si bien que les restes du Reich n'étaient plus dirigés que par le Kronprinz, dont l'incompétence avait éclaté au grand jour ces derniers mois. Bien que la nouvelle n'eût rien de surprenant – au regard des circonstances actuelles –, elle nous sortit de notre léthargie. À des milliers de kilomètres d'ici, le conflit faisait rage. Habités à la propagande russe, nous en avions oublié la réalité de la guerre.

Nous continuâmes nos rapports hebdomadaires, par routine plutôt que par réelle conviction. L'ambiance devenait tendue avec Thomas : l'opinion anglaise ne voulait plus de la guerre, et de nombreuses voix s'élevaient pour envisager la sortie du conflit face aux avancées russes, autrefois image semi-mythique, qui se matérialisait chaque jour avec plus d'acuité. Mon collègue n'était pas de cet avis, mais il n'était plus entendu. Ses articles ne paraissaient plus qu'avec une fréquence ralentie. Nos échanges se faisaient vifs et disputés, alors qu'ils avaient été cordiaux tout au long de notre vie. La rançon de fréquenter une seule personne durant des journées se succédant sans fin. Pour tuer l'ennui, nous décidâmes de braver la surveillance pour nous promener dans la ville.

Cela ne m'aida pas. Pire, mon sentiment d'être à l'écart – non seulement de la population, mais, étrangement, des affaires du monde – se renforça. Nous ne pouvions parler à personne, sans quoi notre accent nous aurait trahis. Pas que nous nous sentions épiés, non. La police, si elle nous suivait, le faisait de manière très discrète. Ceux que nous croisons, même de simples employés ou quelques rares ouvriers, lors de nos promenades dans le Jardin d'Été, affichaient un étonnant mélange d'optimisme et de détermination. Je comprenais alors que j'étais irrémédiablement destiné à ne rester ici qu'un étranger et, soudain, le mal du pays me prit. Ma patrie française avait toujours été

pour moi un élément du paysage, une donnée naturelle aussi intangible que les montagnes ou les océans. Je me rendais compte que cette France-là pouvait aussi mourir à tout instant, comme agonisait le Reich devant les coups de boutoir répétés des hordes russes. La capitulation n'était pas bien loin. Peut-être était-ce moi le fautif ? Peut-être n'en faisais-je pas assez pour les miens ? Animé de cette conviction nouvelle, je me résolus à faire de mon mieux.

Je n'eus pas le temps de mettre ma bonne résolution à exécution. Notre hôte commençait elle aussi à changer. Elle nous voyait de moins en moins, sans regret apparent. Nous apprîmes ensuite ce que nous avions compris depuis quelques semaines : elle côtoyait les proches du tsar, les princesses monténégrines, Anastasia et Militza, mais aussi ses plus intimes admiratrices : Elena Tourovitch, Maria Dobrovolskaïa, Ekaterina Berman et bien d'autres. Le coup de grâce intervint quand Julia nous mit à la porte. Évidemment, elle y mit les formes. Elle nous invita à partager un repas avec elle, mais ses intentions se devinaient déjà.

— Albert, Thomas, mes très chers amis. C'est avec une grande tristesse que je vous dis que je ne pourrais vous garder plus longtemps avec moi. Des bruits courent sur vous et vos activités. Je crains avant tout pour les activités de mon mari et sa position au sein de Petrograd.

Après un temps de latence, où elle détourna les yeux et s'appuya contre le montant de sa chaise, elle ajouta :

— Je vous laisse quelques jours pour vous organiser, évidemment. Vous me voyez navrée de devoir vous éconduire.

Attendait-elle de nous des remerciements ? Que nous gardâmes pour nous le fait que, sans elle, nous étions à la merci de l'Okhrana ? Elle n'était pas stupide. D'un coup d'œil, elle vit que nous avions compris.

— Bien sûr, lui répondit Thomas. Nous quitterons les lieux dans les plus brefs délais. Nous vous remercions pour votre hospitalité et votre générosité.

Nous nous apprêtâmes à partir, trop dépités pour simuler une quelconque bonhomie. Dans un dernier élan toutefois, pris d'une curiosité irrépressible, je m'arrêtai.

— Si vous me permettez... Qui vous a convaincu, à propos du tsar ?

Elle hésita à me répondre, mais la malhonnêteté ne faisait pas partie de ses vices.

— J'étais réticente, voire hostile à notre souverain. Je ne vous ai pas menti. Personne ne m'a achetée, si c'est cela qui vous préoccupe.

L

Elle réfléchit.

— Dites-moi, Albert, quand vous vous promenez le long de la perspective Nevski, que voyez-vous sur le visage des passants ?

— Je ne sais pas... une forme de détermination, de sérénité qui, je l'avoue, me surprend encore.

— J'appelle cela l'espoir, réagit-elle, sans aucune gêne désormais. C'est cela qui m'a convaincue. Nous étions moqués, méprisés par l'Occident, surtout depuis la Crimée et encore plus depuis la désastreuse campagne japonaise. Il nous a redonné ce qui nous manquait : la fierté et l'espoir. Rien ne pourra le remplacer. Personne ne m'a convaincue : la rue, les autres, la ville, l'air que l'on respire m'ont convaincue.

— Et les conséquences ? La guerre ? La mort ?

— Tous les hommes meurent, Monsieur Bonnefoy.

Que pouvait-elle y connaître à la mort, cette nantie ? Je réprimai cette pensée rageuse et la saluai comme il le fallait, comme tout bon diplomate le fait.

Thomas semblait le plus atteint par la volte-face de notre ancienne bienfaitrice. Oh, oui, nous avions quelques autres amis. Après tout, la capitale russe faisait aussi partie de nous, d'une certaine façon. Mais nous assistions à une brusque accélération de l'histoire. Thomas ne voulait plus nager à contresens. Le lendemain de notre expulsion qui ne disait pas son mot, le 23 septembre 1917, le Reich abdiqua. Mon collègue anglais prit le dernier navire qui commerçait encore avec l'Empire russe et retourna en Grande-Bretagne, qui se drapait désormais dans sa *splendid isolation*. Il me formula un vague mot d'excuse puis partit. Je ne voulais pas l'accabler davantage. Il s'en allait en vaincu, rattrapé par l'attitude de ses compatriotes. Pourquoi ne l'ai-je pas suivi ? Par peur ou par orgueil ? Sans doute les deux. Un sentiment m'éprenait : celui de n'avoir pas fait assez.

Pendant quelques semaines, une étrange concordance s'établit entre ma situation et le conflit planétaire. Les troupes russes étaient désormais postées aux frontières françaises. Un armistice aurait dû être signé depuis bien longtemps. Ce n'était pas le cas. Rien dans l'attitude du tsar ne laissait présager qu'il envisageait une telle possibilité. Le monde entier retenait son souffle. L'Empire se retournerait-il contre son ancien Allié ? Un réservoir inépuisable d'hommes s'était déversé sur l'Allemagne, combattant avec une ferveur inégalée. Les troupes elles-mêmes semblaient suivre aveuglément les désirs de leur souverain. L'avenir de l'Europe résidait entre ses mains, comme un siècle auparavant. Sauf que le Russe ne se

terrait plus chez lui, brûlant ses villages et ses fermes : il attendait, posté sur les frontières de la République.

Mon existence fut tout aussi incertaine. J'errais d'appartement en appartement, mais personne ne voulait me garder plus de quelques jours. Le prétexte était toujours le même : la surveillance, le contrôle, la répression. Je n'en fus jamais témoin. À croire qu'il ne s'agissait que de simple dissuasion. J'avais perdu le contact avec mon gouvernement, qui m'avait abandonné à mon sort. Du moins, je me l'imaginais ainsi, parce que mes possibilités de fuite s'amenuisaient de jour en jour. Le chemin de retour serait long et périlleux, et la force me manquait pour entreprendre ce périple.

Alors que ma dégringolade sociale continuait, je fus bientôt à court de connaissances. À la fin de l'année 1917, mes économies ne me permettaient plus de survivre. Je finis bientôt par avoir recours à une extrémité que jamais je n'aurais crue possible, dans ma vie jusque-là vécue sans encombre ; je m'engageai comme ouvrier dans l'usine Poutilov, où on m'installa sur une machine fabriquant de la quincaillerie pour l'arsenal. Personne ne me posait de questions sur mes origines, et je recevais une maigre paye à la fin de la journée. Ce travail éreintant acheva de m'ôter mes dernières espérances de retour et je contemplai la chute qui avait été la mienne dans la poussière et la chaleur infernale de l'atelier.

J'y rencontrai toutefois les derniers résistants à l'emprise du *starets*. À l'usine, dans les quartiers qui l'entouraient, je fis la connaissance des socialistes révolutionnaires, une force autrefois menaçante, réduite alors à une poignée d'idéalistes et d'exaltés. Des marginaux, une frange désobéissante de la société, s'appelant entre eux les *bolchéviques*. Ils ne recrutaient pratiquement plus. Beaucoup s'étaient éloignés, fuyant les sacrifices que demandait une telle vie. Je me rapprochai d'eux, au départ par intérêt avant qu'ils ne deviennent des compagnons, les seuls sur qui je pouvais encore m'appuyer. Ils furent les premiers à qui je dévoilai ma véritable identité, ce qui ne manqua pas de provoquer d'abord des regards incrédules puis des éclats de rire. La déchéance avait de quoi amuser.

Je rencontrai bientôt leur chef, au début de l'année 1918, Felix Dzerjinski, un descendant d'une noblesse désargentée, devenu socialiste davantage par esprit d'aventure que par conviction. Par son apparence – béret, chemise épaisse, veste en toile grossière –, il tentait de se donner l'air ouvrier. Son petit bureau, dans le quartier industriel de Vyborg, n'avait pourtant pas l'air bien populaire. Il me regarda derrière son bureau, se frotta la moustache, et me serra la main.

— Vous tombez à pic, Albert. Nous cherchons justement quelqu'un pour assassiner le tsar.

Un coup de poing dans le foie ne m'aurait pas autant sonné. Je jetai un coup d'œil à la porte. Il était encore temps de sortir. Je finis par répondre.

— Assassiner le tsar ? Je ne suis pas un révolutionnaire ni un conspirateur. Je cherche juste à regagner ma patrie.

— Nous n'avons pas de patrie. C'est une idée bourgeoise qui nous a été inculquée pour nous distraire de la vraie lutte. Mais ce n'est pas le sujet, ajouta-t-il plus sérieusement. On vous formera, ne vous inquiétez pas. Vous êtes le candidat idéal, avec votre tête d'Allemand, on dirait le cadet d'un baron de la Baltique. Vous pourriez être le petit-neveu de feu le ministre de l'Économie, Sergueï Witte !

Son entourage éclata de rire, je souris par convenance, mais des frissons me parcouraient l'échine.

— Je n'ai jamais tenu une arme de ma vie. Et puis, je ne suis pas sûr que ce soit la bonne solution.

— Allons, vous y avez réfléchi, comme moi. C'est la seule façon d'arrêter le massacre et de provoquer la Révolution mondiale. Sans la tête, le corps sera désemparé : nous pourrons alors profiter de la situation. Et votre patrie sera épargnée. Julius Kordian vous initiera au maniement des armes.

Ce ne fut pas le colosse patibulaire à sa droite qui s'avança, mais un jeune homme que je n'avais pas encore remarqué. Il m'examina de la tête aux pieds, comme un cheval qu'on achète à la foire.

— Alors, qu'en penses-tu, Julius ? Il fera l'affaire ?

— Tout à fait. L'antithèse même du meurtrier.

Un étrange rituel débuta alors, où, l'un après l'autre, les hommes me serrèrent dans leur bras et m'embrassèrent.

Ces fous avaient raison. Du moins, je tentais de m'en convaincre. L'élimination physique du tsar résoudrait un certain nombre de problèmes, tout en engendrant d'autres. L'un d'entre eux – non des moindres – étant mon sacrifice. J'avais peu de chances de m'en tirer vivant, à moins de me montrer rusé. Cependant, l'idée d'inscrire mon nom à jamais dans les mémoires de l'humanité me plut. Péchés d'orgueil, sans doute, pour quelqu'un qui avait vécu jusqu'ici comme un passager de train, ballotté de gare en gare sans contrôle sur sa destination. Une perspective excitante, cependant, qui donnait le primat de l'action sur la réflexion. Un changement radical.

Une semaine plus tard, les bolchéviques m'emmenèrent dans une petite isba, non loin de Pouchkine, achetée par l'une de leurs anciennes figures de proue, un surnommé Lénine qui croupissait depuis quelques mois en prison. Ils m'enseignèrent leurs méthodes, qui ne me surprirent pas outre mesure : noms de code, mots de passe, action brève et brusque, groupuscules avec le minimum de contacts entre eux en cas d'arrestation. Les services secrets les utilisaient dans de nombreux pays, à un détail près. Les bolchéviques avaient ce sentiment d'urgence, de dévotion qui ne peut résulter que d'années passées dans l'oppression et la marginalité.

Julius Kordian m'apprit à tirer au pistolet, l'arme du crime. Impossible de faire de moi un tireur hors pair, mais là n'était pas l'objectif. Il suffisait que je m'approche du tsar, que je commette le forfait avant de déguerpir, profitant de l'agitation qui se déclencherait alors. On m'enseigne les manières, l'attitude, la démarche du petit bourgeois de Petrograd. Ce fut la partie la plus aisée : la plupart de mes camarades venaient de ce milieu, moi y compris.

Coincé dans la morne campagne pétersbourgeoise, où nous ne croisons pas âme qui vive, tout ceci me semblait irréel, une fiction où nous répétions nos textes et nos mimiques, tels d'apprentis comédiens. Dans cette tragédie, j'incarnais le personnage principal comme un acteur appelé au pied levé pour remplacer la vedette. La grande première de notre spectacle fut annoncée pour le 4 mars 1918, le jour de la Saint-Daniel, le premier prince de Moscou. Le tsar devait prononcer un discours pour la réouverture de la Douma, parlement fantoche, mais à la portée hautement symbolique.

Et je m'y retrouvai, dans le jardin de Tauride, le jour de mon action. La foule s'était engouffrée dans tous les recoins, piétinant allégrement les parterres raffinés d'herbes et de fleurs. Derrière, les toits aux reflets d'oxyde de cuivre du palais étendaient leurs ailes sur le plan d'eau en contrebas. Tous s'impatientaient : le tsar n'était pas apparu devant un tel public depuis plusieurs mois. J'errais parmi cette masse enthousiaste, cet organisme qui n'attendait que la venue de son messie tandis que je tentais péniblement d'afficher un calme de façade. Mon Luger, caché sous ma chemise, me rentrait dans les côtes, provoquant une douleur chronique dès que j'osais bouger. La sueur me trempait le visage, alors que le temps demeurait encore frais. La représentation avait bien lieu, mais j'étais seul sur scène. Je ne lisais autour de moi qu'une communion, une exaltation générale et j'eus, un instant, la tentation de tout abandonner. En me concentrant sur la procédure apprise par cœur, je tins bon.

De terribles efforts furent nécessaires pour me rapprocher le plus possible de l'estrade, où un vide avait été aménagé vis-à-vis de la foule, qui ne tiendrait sans doute pas longtemps devant l'ampleur de la pression. La fin de la matinée se profilait. L'attente devenait insoutenable. Les discussions, les rires et les cris allaient bon train autour de moi ; je demeurais silencieux. Puis, un mouvement, une immense clameur avant d'apercevoir le *starets*, toujours dans sa robe noire, bien loin du costume des Romanov. De nouveau, je le voyais devant moi, comme durant notre entrevue. Seulement, je n'étais plus qu'un homme perdu dans une foule de plusieurs milliers de personnes. J'inspirais par saccades. Le calme s'imposa après quelques instants d'une prodigieuse acclamation, comme je n'en avais jamais vu auparavant. Enfin, il prit la parole.

Je n'entendis quasiment rien du discours, si ce n'est le tempo, les variations, la mélodie sous-jacente. La fougue succédait à la douceur, l'embellie à la colère, la tension à la délivrance. Il avait dû être retravaillé des jours durant, pensais-je. À moins que ce ne fût la parole d'un homme simple, celle d'un *moujik* venu du fond de la Sibérie, qui incarnait la voix de tous ceux qui n'en eurent jamais. Puis il évoqua la guerre, sa mission, celle de l'Empire et enfin la France. La Russie allait entrer de nouveau en guerre.

Presque par instinct, je sortis mon revolver et tirai. Le coup manqua la cible, mais atteignit l'un des gardes proches. L'arme glissa de ma main tandis que, après un bref instant de stupeur, la populace m'agrippa et commença à me lyncher en me rouant de coups. Je m'effondrai, face contre terre, la douleur croissant à mesure que le châtiment s'abattait sur moi. Puis, tout s'arrêta, les sévices prirent fin. Quand je levai la tête, le tsar me contemplant. Il me tendit la main.

— Relève-toi, mon ami. Tu peux encore être sauvé.

Je sentis la chaleur de sa paume qui me touchait, et ma souffrance disparut.

© Marcin Kurdyka 2023



Après avoir étudié l'histoire, Marcin Kurdyka s'est mis aussi à écrire quelques histoires. Quand il n'est pas occupé à scruter les maigres traces des Slaves médiévaux pour sa thèse, il lit tout ce qui lui tombe sous la main, et en sort un pot-pourri de références plus ou moins digérées.

Beluga

Isaac de Mont

En 1969, l'homme a marché sur la Lune, et ce pionnier se nomme Neil Armstrong. Pourtant, les Soviétiques avaient longtemps eu de l'avance en la matière. Imaginons avec l'auteur de cette nouvelle qu'ils soient arrivés les premiers...

L'INTERMINABLE VOYAGE entre Londres et Moscou ne s'est pas exactement passé comme prévu. Tout d'abord contrariée par quelques changements de dernière minute, la jeune femme avait dû faire face à des allers-retours dans les toilettes d'un train aux murs étroits, peu confortables et mal entretenus. Au terme de cette épopée qui l'a épuisée, l'étrangère a été accueillie à la gare par le chauffeur privé de Madame Numerov.

Installée à l'arrière de la Volga noire à la carrosserie brillante, la petite protégée se terre dans le silence, le conducteur n'est pas causant. L'envoyée tient contre elle la valise qui contient ses biens personnels : quelques affaires chaudes et l'essentiel de son matériel d'enregistrement, juste de quoi écrire, et quelques enveloppes remplies de billets. Elle avait insisté auprès de son accompagnateur, pour la garder à portée de main. Puisque Madame est une invitée de marque, et enceinte, qui plus est, Monsieur a accepté la requête, en effectuant même une élégante révérence. Pour un premier déplacement si loin de sa terre natale, Mollie Callender n'aurait pas pu rêver mieux. La petite favorite de Roy Thompson, le maestro de l'incourtournable journal anglais *The Times* en personne, avait été choisie pour de nombreuses raisons. D'abord, pour sa démarche gracieuse et ses boucles parfaites, qui rappellent la beauté irlandaise, mais surtout pour ses compétences linguistiques. Contrairement à ses collègues, Mollie, fille chérie d'un émérite ambassadeur populaire, parle près d'une dizaine de langues, dont le russe. Cette décision avait été prise, pour donner suite à l'invitation envoyée par la porte-parole de l'agence *Beluga*. Puisque le Kremlin avait sollicité une femme pour cette première rencontre, alors le journal de la Couronne en ferait de même : c'est ainsi que le destin de Mollie avait été scellé. Elle frotte frénétiquement ses mains gantées, l'intérieur de l'habitacle est glacial.

Une fumée épaisse s'échappe de sa gorge, de l'autre côté des vitres, les rues de la capitale laissent rêveuse. Elle s'imagine à la place du rédacteur en chef qui avait été le premier à publier, en exclusivité, au

sujet de la catastrophe de cet été abominable, que personne n'a oublié. *Comme le temps passe vite*, songe-t-elle en poussant un long soupir : la mission spatiale, annoncée comme la gloire américaine par excellence s'était muée en bête hideuse, porteuse de malédictions.

L'équipage complet avait trouvé la mort, alors qu'il entrait en orbite autour de la Lune. Les images du terrible accident avaient été retransmises en direct dans le monde entier, elles la hantaient encore. On aurait cru qu'un monstre avait ouvert sa gueule en grand, pour exhiber l'Enfer à toutes les créations terrestres. « Voyez ce qu'il advient des enfants de Dieu, quand ils se prennent pour des anges. Ils se détachent du message véritable annoncé par la Bible ! » Aussitôt, ce souvenir lui provoque une nausée, soulevant le cœur de la jeune femme, qui lutte pour garder sa bouche fermée. Alors, l'homme qui conduit lui lance un regard bref et s'assure que tout va bien. En guise de réponse, elle plonge une main tremblante dans la poche de son manteau. Quelques secondes plus tard, elle en tire un mouchoir imbibé d'un doux parfum de menthe fraîche. « Excusez-moi, Monsieur ? » demande-t-elle, sans un accent. Ce dernier l'examine dans le rétroviseur. « J'espère ne pas vous ennuyer... Est-ce que nous arriverons à destination à temps ? J'aurais peur de contrarier Madame Numerov. » Sans un doute et d'une voix claire, il répond par l'affirmative. « Vous serez au Bolchoï d'ici une dizaine de minutes, ne vous en faites pas. Les retardataires, ça n'existe pas ici. Madame Numerov ne me le pardonnerait pas. » Le visage fermé du chauffeur ne trompe personne. Sa rigidité dissimule un grand respect pour le régime, qui pourrait être confondu, à tort, avec une volonté consentie de soumission. Après tout, n'est-ce pas cette même estime exemplaire qui avait conduit les Rouges à envoyer Monsieur Gagarine dans une fusée, quelques jours après les funérailles sans corps des astronautes américains ? Au même titre que tant d'autres personnes à travers le globe, Mollie partage l'idée qu'il ferait un très bon successeur au pauvre Kossyguine, qui ne s'est toujours pas remis de son accident de la route. Hospitalisé à Bourdenko, on lui prête une relation toute particulière avec le héros, une admiration mutuelle. Mais ce ne sont pas les états de santé du chef qui l'intéressent, mais bien le sujet de son enquête ! À partir de ce jour, elle n'est plus qu'une simple journaliste en quête de succès : elle est l'élue émérite, choisie parmi des milliers de candidates, pour raconter l'histoire d'un projet jusqu'alors méconnu, source des rumeurs les plus folles...

L'arrivée au théâtre du Bolchoï ravit la jeune femme, exténuée par ce périple sans fin. Après quelques mots échangés avec le discret conducteur, Madame est escortée jusqu'à la fontaine figée. Aux pieds des sept colonnes de l'imposant bâtiment, elle lève les yeux vers la statue cuivrée du chariot divin, tiré par quatre chevaux lancés au galop.

Avoir choisi ce lieu de rencontre n'est pas le fruit du hasard : en ce qui concerne la diplomatie, la chance ne vaut rien. Mollie Callender fait ses premiers pas, dans la cour politique. Les plus grandes décisions se prennent souvent à l'ombre des flashes des appareils photo, dans un cabinet privé, où personne n'est autorisé à entrer. Consciente des enjeux, Madame salue l'homme qui s'est proposé pour porter ses affaires personnelles. Aux portes de l'édifice mythique, quatre soldats veillent.

L'étrangère semble s'être approchée trop près de l'accès, sans se présenter. Une erreur qui lui vaudra des représailles immédiates, car aussitôt, l'un d'entre eux s'avance en sa direction. Sous une casquette de couleur verte, cet officier a été décoré de chevrons d'ancienneté. Ses gestes effraient la jeune femme, qui cherche à dissimuler sa surprise en s'exprimant d'une voix faussement assurée. « Monsieur, j'ai un rendez-vous avec Madame... » Mais elle n'achève pas sa phrase. Le militaire tend la main en exigeant l'invitation, par télégramme. « C'est obligatoire », précise-t-il, alors qu'elle s'accroupit pour déverrouiller les cadenas qui renferment ses archives. En dépit de la présence du chauffeur privé de Madame Numerov, le protocole reste le même. Ce dernier propose son aide, Mollie accepte en tenant son imposant ventre. L'officier assiste sans un mot à cette fouille gênante, à mille lieues des attentes de la jeune femme. Ses joues s'enflamment de honte, elle s'excuse en accusant le froid polaire. Au terme d'une recherche ridicule qui s'éternise, l'invitée parvient à tendre le compte-rendu d'une main tremblante. S'ensuit une longue lecture, où Madame peine à se réchauffer, en soufflant au creux de ses doigts paralysés. Enfin, le bonhomme mal aimable lui fait signe et reprend sa place, à proximité des portes du palais. La journaliste anglaise remercie celui qui l'a escortée jusqu'ici, ce dernier lui répond par un bref hochement de tête, avant de disparaître. Finalement, les rues grises de Moscou se retirent et Mollie s'émerveille, face à l'élégance de ce lieu enchanteur.

La grandeur du ballet n'avait jamais réellement touché la jeune londonienne, habituée aux bureaux, souvent vandalisés par les marginaux qui cherchent à faire leur loi. Les rares divertissements se résument aux entretiens avec la poignée d'artistes autorisés à se produire au théâtre. Quelques festivals honorent le peu de films britanniques qui parvenaient à traverser la frontière. Cependant, la ville

LVIII

anglaise n'a jamais eu bonne réputation : ce trou à rats est gangrené par des esprits rebelles et dangereux, qui défient la domination de l'Est. Malgré le confort et le luxe de ses jeunes années qu'elle doit sans doute à sa riche famille, Mollie se sent pauvre et minuscule, en ces lieux. Les yeux brillants, elle suit de près le soldat qui lui ouvre le chemin. Ensemble, ils s'éloignent du Beethoven Hall, et s'approchent vers un salon particulier : un point de rencontre pensé et imaginé pour démontrer la puissance de Moscou qui devra se refléter dans ses futurs articles.

Subjuguée par les portraits des anciens et nouveaux génies de la Mère-Patrie, la journaliste admire silencieusement la symétrie parfaite des arcades aux reliefs détaillés qui racontent les légendes des tsars. Le lustre en cristal illumine les visages d'une sublime collection de peintures, donnant l'illusion de la vie. D'immenses drapés écarlates soutiennent les œuvres d'art, embellies par quelques arabesques dorées. Sous ses chaussures humides, le parquet brille si fort qu'il l'aveuglerait presque. Puis, l'officier toque trois fois contre une porte blanche et se positionne sur la gauche, sans rien ajouter. L'ouverture s'accroît, un homme se situe de l'autre côté : on croirait un jumeau parfait. Enfin, Mollie est invitée à entrer dans une suite au cachet semblable au reste des lieux.

Déjà installée près d'une petite table ronde, Tamara Numerov attend, les mains jointes. Un service à thé en cuivre présente deux coupes ainsi qu'une théière ornementée. Devant deux fenêtres, le buste noir de Lénine lui envoie un regard vif. Dans l'âtre de la cheminée, un feu agréable crépite. Une douce mélodie émane d'un gramophone au charme antique. Les talonnettes de l'invitée résonnent en écho dans l'ensemble de la pièce. D'un geste élégant de la main, la porte-parole du projet Beluga lui fait signe d'avancer. Au même moment, un domestique se présente, comme surgi de nulle part : cette apparition surprend légèrement l'Anglaise, qui se demande comment l'individu est entré, par quel accès secret s'est-il faufilé jusqu'au cabinet ? Il fait couler le thé noir dans les deux tasses, avant de s'éloigner.

— Bienvenue à Moscou, Madame Callender, déclare-t-elle. Installez-vous, je vous prie. Vous devez être fatiguée. On m'a prévenue que vous attendiez un enfant, une bien belle nouvelle à ajouter à notre tableau.

Gracieuse, l'invitée effectue une légère révérence avant de prendre place sur un des deux fauteuils.

— Je vous remercie, Madame Numerov, répond-elle en déposant son bagage à proximité. C'est un véritable honneur d'avoir été choisie pour vous rencontrer. Veuillez me pardonner par avance mes éventuelles maladresses de langue.

— Je peux déjà vous annoncer que vous parlez mieux que la plupart des diplomates. Le Kremlin m'a informée de vos attentes et de vos questions, aussi bien, je peux vous assurer que cet entretien se déroulera dans les meilleures conditions.

Les deux représentantes échangent un regard bienveillant et se penchent vers les boissons fumantes.

— Le thé anglais l'emportera-t-il sur celui-ci ? demande la charismatique.

La nouvelle arrivante esquisse un sourire discret, alors qu'elle observe l'apparence impressionnante de Tamara Numerov. Une femme aux épaules larges, vêtue d'une veste sombre retenue par une ceinture au niveau de la taille. Ses décorations militaires laissent penser qu'elle a déjà fait ses preuves sur le champ de bataille, comme en témoigne une légère cicatrice sous la lèvre. Sa chevelure brune tressée est attachée vers l'arrière. Ses deux yeux clairs, presque translucides, détaillent également les traits de Mollie. Un court silence s'installe, pendant lequel cette dernière s'empresse de déployer son matériel d'enregistrement.

— Avant d'aller plus loin, déclare la porte-parole, nous allons vérifier votre équipement, je vous prie : une simple procédure de sécurité. Anton ?

Enfin, le garde inspecte ses possessions, ainsi que l'intégralité du contenu de la valise. Tout semble aux normes. L'instant suivant, le dictaphone peut être utilisé. Entre ses doigts fins, Mollie retient les notes remises par la direction. Le résultat sera entièrement évalué par les services russes, comme convenu. Le cœur battant, la journaliste particulière hoche la tête, pour indiquer à Madame Numerov que l'entretien va bientôt commencer.

— Êtes-vous prête, Madame ?

— Autant qu'on puisse l'être, répond-elle en esquissant un discret sourire.

Quelques claquements résonnent, le bras de lecture parcourt les microsillons du disque magnétique. Le modèle ancien permet une dizaine de minutes d'enregistrement : la jeune femme dispose d'une vingtaine d'exemplaires en réserve, dans sa lourde valise. Elle prend une profonde inspiration, puis se lance avec une assurance remarquable.

— Mollie Callender, pour le journal *The Times Londres*, nous sommes le mercredi quatre novembre de l'année mille-neuf-cent-soixante-dix, il est quatorze heures à Moscou, au théâtre du Bolchoï. Je suis en compagnie de Madame Tamara Numerov, porte-parole de Monsieur Gagarine, sous-secrétaire du projet anglo-russe Beluga. Pouvez-vous

nous présenter, chère Madame, les enjeux de cette entreprise jusqu'alors tenue secrète par la Couronne et le Kremlin ?

— Tout d'abord, je remercie les autorités de l'Union d'avoir permis cette rencontre au sommet, répond-elle d'une voix forte. Cette réunion qui peut sembler banale est en réalité l'occasion d'étendre notre message et d'annoncer nos dispositions jusqu'à l'océan Atlantique. Par cette déclaration, je m'engage, Tamara Numerov, à remplir mon rôle de porte-parole de Monsieur Gagarine, conformément aux informations préalablement fixées par l'administration du projet Beluga, honorant ainsi les accords convenus entre nos deux pays, en date du printemps dernier, conclus entre votre Premier ministre, Sir Wilson et Messieurs Kossyguine et Brejnev.

Madame Numerov marque un bref temps de pause. Les tremblements contenus de Mollie se dissipent totalement, la salive lui revient : en dépit du poids des responsabilités, elle tient bon et hoche la tête en parcourant ses écrits. Bien entendu, elle connaît par cœur les éléments de l'entretien : cette occasion a été si finement préparée et millimétrée, qui ne laisse aucune place à l'erreur ou à l'improvisation. Tout ceci n'est qu'une vaste mise en scène, en plein cœur de ce sublime théâtre. La porte-parole russe s'exprime alors.

— Afin de répondre au mieux à votre question, je vous en pose une à mon tour : pensez-vous que l'on puisse réellement se passer de la conquête spatiale ? L'avenir réside-t-il vraiment sur cette planète, dont nous ignorons pourtant tant de choses ? Monsieur Gagarine la trouve si belle, plus encore, vu de l'espace, paraît-il. Alors qu'il a fait un premier pas au centre d'un cratère lunaire au début de l'année, ses premiers mots décrivaient les merveilles de notre monde et l'urgence de le préserver. La naissance du projet Beluga se fonde sur l'admiration que nous portons tous, à l'harmonie entre humains, une ode à l'unification de notre espèce en constante évolution... Malheureusement, peut-on en dire autant des États-Unis ? Eux, qui se sont enlisés dans la jungle sanglante du Viêt-nam, eux qui ont tant misé sur la conquête de notre satellite, se terrent à présent par-delà des fortifications, plus épaisses que la muraille de Chine. L'interdiction de toute forme d'exploration spatiale est un échec cuisant : ils ont beau tenter de faire taire le chaos derrière leurs remparts, une clameur gronde jusqu'à ce théâtre et nous l'entendons tous.

Elle lève le doigt un instant, la mélodie provenant du gramophone s'achève.

— Ils accusent un Dieu vengeur d'être la cause de leurs tourments, reprend-elle, les sectes pullulent. Les médecins sont retrouvés assassinés, les laboratoires font l'objet d'attentats. Nous le savons, car

nous sommes bien renseignés. L'obscurité finira par dévorer ce pauvre peuple en crise, c'est une prédiction terrible qui semble inévitable... Mais le projet Beluga représente l'espoir pour ceux qui ont choisi l'union indestructible des républiques libres. En effet, si notre adversaire a opté pour la fuite, nous avons décidé de prendre le pouvoir... Notre Patrie et la Couronne britannique ont fondé ensemble, grâce à l'association de brillants intellectuels, la première administration anglo-soviétique de l'aéronautique et de l'espace. Nos objectifs sont nombreux, mais le but premier sera l'exploration et la recherche de nouvelles ressources pouvant bénéficier à l'humanité, cette même humanité que nous souhaitons unifier.

Mollie se laisse presque bercer par le doux timbre de sa voix, légèrement brisée. Madame doit être une grande fumeuse. Elle hoche lentement la tête de bas en haut, les cils de la porte-parole semblent figés. Ainsi fixée, la journaliste peine à atteindre la sérénité. Le poids de son ventre la malmène, malgré ses efforts. Ses mâchoires se serrent inconsciemment, avant de poursuivre.

— Cette administration s'inscrit-elle dans la lignée de votre programme lunaire habité ? Qu'en est-il du budget déployé pour assurer votre conquête ?

— Nous maintenons nos dispositions autour de ce sujet très ambitieux, répond son interlocutrice en saisissant la tasse encore chaude, d'ici quelques années, nous espérons l'installation d'une base spatiale vivable à même la surface lunaire. Cela pourrait être possible, puisque les données confidentielles de recherche avancée de nos anciens adversaires sont tombées entre nos mains. Le coût estimé s'élève à plusieurs milliards de roubles : c'est pourquoi nous compterons sur tous nos partisans, pour une production efficace et rentable. Une série de plans quinquennaux ont été finement analysés par nos experts, spécialement pour cette administration d'exception. Nos coopératives sont plus motivées que jamais, afin d'inscrire leurs noms dans l'histoire. Le Kremlin a conscience qu'une telle entreprise ne saurait fleurir au cours d'une seule saison : le temps nous donnera raison.

Madame Numerov achève sa phrase par un sourire que Mollie lui rend aussitôt, très naturellement. La grande femme contemple le disque tourner, produisant ce même cliquetis régulier, en parfaite coordination avec les battements du cœur anxieux de la journaliste, malgré des efforts colossaux.

— La Couronne d'Angleterre a insufflé plus de cinq milliards de livres sterling dans ce plan pharaonique. Cette nouvelle amitié qui unit l'Union soviétique aux Britanniques s'inscrit-elle dans une volonté

d'accaparer les territoires de l'Ouest européen ? Certains pays voisins, dont la France et la Belgique, semblent déterminés à repousser votre influence au prix de sanglants conflits. Quelle est la position du programme d'exploration, vis-à-vis de ces tensions ?

Plongée dans un mutisme absolu, la représentante garde un noble port de tête. Transformée en statue, les yeux de la sous-secrétaire, jusqu'alors ancrés dans ceux de l'invitée observent le dictaphone. Enfin, elle tourne la tête vers le garde, avant de reprendre sa posture initiale.

— Madame Callender, murmure-t-elle, il me semble que cette question ne fait pas partie de la liste qui m'a été communiquée. Puisque je ne suis que la porte-parole de Monsieur Gagarine, je ne peux pas répondre de mon plein gré. Tenons-nous-en à ce qui a été prévu, je vous prie.

Désorientée, Mollie se confond en excuses et parcourt frénétiquement ses notes. Les rougeurs à ses joues prennent de l'ampleur, puis elle pousse un soupir désespéré avant de suspendre l'enregistrement, aux alentours de six minutes.

— Je vous fais confiance, déclare-t-elle, mais mes directives ont bien validé cette partie de l'entretien. Souhaitez-vous que j'en informe ma hiérarchie ?

— Ce ne sera pas nécessaire, répond calmement Madame Numerov, vous pouvez passer à la question suivante. Oublions cet incident.

Les fenêtres du salon particulier ont beau être fermées, un vent venu de Sibérie a soufflé sur leur rencontre. Même les flammes dansantes de la cheminée semblent diminuées. Mollie propose à sa locutrice de lancer un autre enregistrement, afin de repartir sur de bonnes bases. Celle-ci accepte volontiers, tout en l'observant, de retirer un disque vierge de sa réserve. L'envoyée s'applique dans ses gestes.

— Vous saviez que cette question ne figurait pas sur votre liste, déclare soudainement Madame Numerov avant l'enclenchement.

La reporter lève ses yeux presque larmoyants en sa direction, mais parvient à soutenir ce regard brut.

— Je vous assure que non, répond-elle très spontanément. Quel idiot prendrait le risque de vous mentir ? Vous le voyez bien, je tremble depuis mon arrivée dans ce pays. Tout ce que je veux, c'est remplir mon rôle au mieux, achever ma mission au plus vite. Vous et moi, nous ne sommes que des passerelles entre deux géants.

L'imposant personnage glisse quelques doigts dans la poche de sa veste, en tire une petite boîte argentée comportant du tabac. La sous-secrétaire tend une cigarette à la reporter, qui décline poliment.

LXIII

Madame Numerov enflamme l'embout d'une allumette, puis se met à fumer en croisant les jambes.

— Vous devriez vous reposer un instant, dans ce cas, suggère-t-elle en adoptant une attitude bien plus détendue.

Alors qu'elle crache le tabac vers l'élégant lustre en cristal, le nuage entoure le profil inquiétant de la statue de Lénine. Au cours de cet interlude tout aussi angoissant, Mollie entreprend de finir sa tasse de thé en enchaînant de grosses gorgées. La dernière ne passe pas : prise d'une bruyante toux, les larmes montent. Aussitôt, elle s'empare de son mouchoir imbibé de menthe dans la poche, puis prend de profondes inspirations et expirations, en pressant son ventre rond. Au terme d'un combat acharné, celle-ci parvient à se calmer. Cet instant gênant interpelle Madame Numerov, qui écrase sa cigarette dans un petit cendrier, à proximité de la théière. Elle en vient à lui demander si la fumée la dérange. Finalement, la journaliste s'apaise et s'interroge au sujet de l'échange. Pourra-t-il se poursuivre convenablement, dans de telles circonstances ?

Quelques minutes plus tard, le même bruissement émane du dictaphone, les deux femmes se font un signe d'accord discret. Mollie se permet de rappeler les faits.

— Madame Numerov, cette question concerne l'échec de la mission Apollo 8. L'équipage est décédé dans d'atroces souffrances, alors qu'il tentait d'entrer en orbite autour de la Lune. Pouvez-vous garantir la sécurité des astronautes qui accepteront de quitter leurs familles ?

— Les fusées sont des technologies relativement récentes, admet-elle, mais nos nombreux essais sur Terre nous permettent d'identifier tous les potentiels problèmes liés aux conditions dans l'espace. Nous nous efforçons de réfléchir aux pires cas de figure, car nous nous inspirons de cette tragédie : aux yeux de tous, elle doit demeurer, à vif. Nous ne sommes pas immortels.

Mollie Callender ferme les yeux un moment, domptant sa respiration fragile. Tamara Numerov s'apprête à déclarer quelque chose, mais Mollie Callender l'interrompt.

— Vous n'êtes pas immortels, répète-t-elle d'une voix monocorde.

Cette intervention imprévue la perturbe, une fois encore, tandis que la journaliste presse son abdomen, qui semble lui causer de grandes souffrances. Ses sourcils arqués se froncent, elle retient sa respiration.

— Ce sont nos mots, confirme Tamara Numerov, Madame Callender ? Souhaitez-vous que l'on reporte cette discussion ?

— Non, réplique-t-elle sèchement.

Lentement, la jeune femme glisse quelques doigts entre les boutons de son chemisier, fuyant le regard intransigeant de la porte-parole russe, décontenancée. Le tissu révèle une ceinture, dissimulée sous sa tenue. Cette vision coupe le souffle de Madame Numerov, qui scrute l'étrangère. Le domestique s'est envolé, le garde ne remarque pas le danger imminent. Autour de sa taille, la discrète Mollie retient quatre grenades. Dans l'œil de la cible, le détonateur semble être ce boîtier fixé, au niveau du nombril.

— Madame Numerov, avez-vous une dernière déclaration à faire, au nom de Beluga ?

L'attention du soldat, jusqu'alors détournée, se concentre sur le duo.

— Comment voulez-vous que mes mots trouvent un écho, demande-t-elle la bouche sèche, si vous détruisez les traces de notre rencontre ? Quel genre de message souhaitez-vous faire passer, Madame Callender ?

La conversation anormale n'échappe pas à la vigilance de l'officier, qui attend les ordres, sans percevoir clairement la menace.

— S'il avance d'un seul pas, chuchote Mollie, je sabote votre théâtre immédiatement.

— Ne bougez pas, déclare calmement Numerov à son homme, la situation est sous contrôle.

— Vous vous bercez encore et toujours d'illusions, même au seuil de la mort, murmure la jeune femme, comment est-ce possible ?

Les deux individus se terrent dans un silence étrange et terriblement oppressant. Plus rien ne s'anime sur la scène de ce théâtre malsain.

— Êtes-vous seulement journaliste ? s'interroge l'interprète en scrutant le mécanisme, comment comptez-vous quitter ce bâtiment ? Vous devez vous douter que cette rencontre n'est pas à huis clos. Nous sommes sous écoute et vous le savez.

Ses propos ne décontenaient pas l'imposteur : son attitude fragile s'est retirée, mais l'angoisse se lit dans ses yeux injectés de sang. Un cœur fou s'emporte sous sa cage thoracique, qui s'élève et s'abaisse rapidement.

— Vous êtes la porte-parole de Gagarine, explique-t-elle en prenant de grandes inspirations, je ne suis qu'un message. Les États-Unis d'Amérique réclament et exigent l'arrêt immédiat de vos expéditions. Votre leader se rend coupable devant le tribunal de notre Créateur, et vous en paierez le prix fort. En ces lieux, *« vous excitâtes la colère de l'Éternel ; et l'Éternel s'irrita contre vous, et eut la pensée de vous détruire. »*

Soudain, d'un bond, d'un seul, le soldat parvient à immobiliser l'envoyée. Le cou bloqué par une pression terrible, elle réussit à s'emparer d'une des grenades, qu'elle dégoupille et laisse tomber sur le côté droit. Elle cherche à hurler, mais aucun son ne sort de sa gorge malmenée. Enfin, Tamara Numerov s'élançe à l'autre bout du salon particulier : une dizaine d'officiers apparaissent et aident le vaillant bonhomme à maîtriser la furie qui se débat de toutes ses forces. La vue de l'engin dangereux les agite : l'un d'entre eux se précipite, l'ordre d'évacuation est donné, la sous-secrétaire se rue en catastrophe vers les couloirs du théâtre, aussitôt soutenue par son garde du corps. Le temps s'écoule inexorablement, les pièces se vident. L'explosion tarde à arriver... Mais rien ne se produit.

Alors, l'un des hommes arrache la ceinture piégée, puis la présente à son supérieur hiérarchique. Les deux échangent quelques mots à toute vitesse. Selon leurs dires, il ne s'agirait là que d'un leurre : ce ne sont pas de véritables armes. Une « terrible mise en scène », précise le plus gradé des deux. Numerov exige qu'on l'escorte jusqu'au petit salon, afin de se confronter à cette terroriste de pacotille, mais ce n'est plus de son ressort. La situation est trop grave, lui dit-on, pour qu'elle puisse s'entretenir avec cette menteuse pour le moment. La procédure se déroule selon le protocole d'urgence : Callender sera évacuée dans la plus grande discrétion, dans le but de subir différents interrogatoires. Alors que les deux femmes se croisent une dernière fois dans les couloirs, la future prisonnière lui lance un regard qui lui glace le sang. Sa mâchoire crispée la métamorphose. La douceur de ses traits s'est dérobée, elle lui hurle ces mots :

— « *Ils périssent par le souffle de Dieu. Ils sont consumés par le vent de sa colère.* »

Ses vives protestations sont étouffées par la poigne des soldats, qui l'emportent dans les tréfonds du théâtre. Dans l'obscurité d'une porte, tout au fond, elle traîne des pieds sur le tapis rouge.

Cette abominable rencontre entre cet ennemi déguisé et Moscou ne s'est pas passée comme prévu. Tama Numerov peine à comprendre ce qu'elle vient de vivre et se demande si les enregistrements pourront être conservés, tout en cherchant à garder son sang-froid. Habitée aux perturbations et aux sournoiseries de l'adversaire, elle parvient à rester digne.

— Je dois en informer Monsieur Gagarine, soupire-t-elle à un de ses hommes, tout en rassemblant ses affaires, j'ai besoin de mon chauffeur, je dois le rencontrer immédiatement. Il assiste à une réunion

au Kremlin, en ce moment : la priorité doit se focaliser sur ces menaces. Coupons-les à la racine.

Le soldat-protecteur qui n'avait pas hésité à neutraliser la criminelle hoche la tête, tandis qu'elle ne cesse de jeter des regards par-dessus son épaule, à l'autre bout du couloir maudit. Elle croit entendre des hurlements de douleur, mais c'est son esprit qui lui joue des tours.

Alors qu'elle franchit les portes du théâtre, Madame Numerov ressent un profond désarroi. Cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas confrontée à de tels risques. Les échos de ce démon se répercutent en elle. La voix de l'officier qui a assisté à la rencontre l'interpelle, au moment où elle monte à bord de la voiture de son chauffeur, lequel ne semble pas avoir été informé de quoi que ce soit.

— Madame Numerov ! s'exclame le soldat. Le Kremlin est en flammes.

Bouleversée par ces événements sordides, la représentante retient son souffle.

— Est-ce seulement vrai ? demande-t-elle.

Le regard du militaire ne ment pas.

— Quittez ce périmètre immédiatement, reprend-il. Ne rentrez pas chez vous.

Puis, il referme la portière sur son visage terrorisé.

Par-delà les bâtiments, une fumée noire s'élève de la place Rouge. *Le Kremlin est en flammes*, pense-t-elle la gorge serrée. Dans les rues, les individus se précipitent et cherchent un refuge, le ciel s'assombrit. Un nuage de poussière et de cendres enveloppe les murs des maisons aux alentours, l'on croirait qu'un volcan s'est éveillé dans la capitale de l'Union. Le moteur du véhicule rugit. Que disait cet ignoble personnage ? Ces versets bibliques prennent un sens prophétique, songe-t-elle en captant le regard impassible du chauffeur.

— Que fait-on maintenant ? lui demande-t-elle simplement.

— Je vous emmène au Nord, lui répond-il. Loin de l'Enfer.

Mais Tamara Numerov sait qu'elle s'y trouve déjà et n'en sortira pas indemne.

© Isaac de Mont 2023

*Isaac de Mont (pseudonyme) est un écrivain né en région parisienne. Il est l'auteur de deux recueils intitulés « Nouvelles fantasmagoriques » et « Nouvelles funambulesques » entre l'année 2020 et 2021. Les compilations comportent des histoires au style différent, alternant science-fiction, fantastique, suspense et drame. Il a également publié deux romans : un livre gothique appelé « Ex-libris » chez Spinnelle en avril 2021. Récemment, il le thriller fantastique *Disloqué* est paru dans la catégorie « brouillard vibrant » des éditions du Grimoire et de la Plume.*

